

LE TEXTE DES EFFRONTÉS

(Etude critique)

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Henry GAILLARD

*Ancien Boursier de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,
Professeur à l'École préparatoire Sainte-Geneviève et au Collège Stanislas.*



PARIS
BERNARD GRASSET

ÉDITEUR
7, RUE CORNEILLE, 7

—
1910

LE TEXTE DES EFFRONTÉS

LE TEXTE DES EFFRONTÉS

(Etude critique)

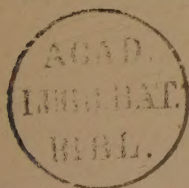
THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Henry GAILLARD

Ancien Boursier de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

Professeur à l'École préparatoire Sainte-Geneviève et au Collège Stanislas.



PARIS

BERNARD GRASSET

ÉDITEUR

7, RUE CORNEILLE, 7

—
1910

LE TEXTE DES EFFRONTÉS

I

INTRODUCTION

C'est tout un livre qu'on pourrait écrire sur les variantes d'Émile Augier. Nul écrivain ne se montra plus soucieux de corriger son œuvre; spontanément ou sur les indications de la critique, vingt fois sur le métier il remit son ouvrage, et, de la scène au livre, ou d'une édition à l'autre, il a fait subir à plusieurs de ses pièces des modifications importantes. Pour nous en tenir d'abord aux textes imprimés, il a resserré en quatre actes *L'Aventurière* qui primitivement en comptait cinq, supprimé le cinquième acte de *Un beau mariage*, proposé deux dénouements pour *Maître Guérin*, complètement transformé le cinquième acte de *La Contagion*, etc. Mais nous avons pu, de plus, consulter à la Comédie-Française les manuscrits officiels des *Effrontés*, de *Giboyer*, de *Lions et Renards*, de *Jean de Thommeray*, des *Fourchambault*, et nous avons relevé, entre ces manuscrits et les premières éditions, des différences nombreuses et parfois singulières. Peut-être préciserons-nous un jour, en une étude d'ensemble, la valeur et la portée de toutes ces corrections. En attendant, nous avons cru intéressant d'indiquer par la publication d'un texte comment Augier travailla.

Pour cela, force nous a été de choisir entre les manuscrits mis à notre disposition par l'obligeance de M. Claretie; mais ce choix était relativement facile. *Jean de Thommeray*, *Lions et Renards*, *La Contagion* même ne comptent pas parmi les meilleures pièces d'Émile Augier. Quant aux *Fourchambault*, les modifications importantes ne portent guère que sur une scène. Restaient donc *Les Effrontés* et *Le Fils de Giboyer* (1).

Nous arrêter au *Fils de Giboyer* était bien séduisant. Cette pièce n'est-elle pas capitale dans l'œuvre d'Augier et pour l'histoire même du second Empire? Ne lui avons-nous pas consacré le plus important chapitre d'un

(1) Depuis nos recherches, la Comédie-Française a acquis le manuscrit original de *Gabrielle*.

autre travail? Le manuscrit des *Effrontés*, cependant, nous a paru plus intéressant encore. Les contemporains, en effet, se sont trompés sur l'inspiration véritable des *Effrontés*. Presque tous ont vu une œuvre réactionnaire dans une pièce qui voulait être déjà socialiste et anticléricale. Le moyen d'établir leur erreur n'était-il pas de restituer le texte primitif d'Émile Augier? Ainsi, notre étude critique ne porterait pas seulement sur des questions de forme, mais nous aiderait à retracer l'histoire des idées d'Émile Augier. En même temps, les modifications apportées à la conduite des scènes, aux caractères et au style, étaient assez nombreuses pour nous renseigner sur l'art du dramaturge non moins que sur sa philosophie; d'autant plus que le texte imprimé ayant lui-même subi des modifications considérables, nous saisissons chez Augier les différents moments de sa pensée et de son travail.

Si cependant les éditions avaient été trop nombreuses et trop dissemblables, la tâche eût présenté peut-être des difficultés matérielles insurmontables. Mais les quatre éditions (1861-1862) cataloguées à la Bibliothèque nationale sous les cotes 8 Y, th. 5758 à 5760, ne sont, en réalité, que des réimpressions de la première; seule, l'édition de 1883 apporte des changements au texte primitif, et c'est elle que reproduit textuellement l'édition définitive de 1889. Nous nous trouvons donc en présence de trois textes seulement : le manuscrit de la Comédie-Française, la première édition (1861) et l'édition définitive (1883-1889). La comparaison est ainsi facile à établir, facile même à comprendre pour d'autres lecteurs que les spécialistes.

D'ailleurs, l'œuvre d'Augier n'étant pas encore tombée dans le domaine public, il ne s'agissait pas de donner une édition nouvelle des *Effrontés*. Le seul travail possible était l'établissement d'un appareil critique; et loin de remplacer l'édition de 1889, les textes que nous apportons ici ne deviennent intéressants et même compréhensibles que si l'on a cette édition sous les yeux.

Nous nous sommes borné, en effet, à citer les mots, les phrases ou les pages du manuscrit ou de l'édition de 1861 qui diffèrent du texte définitif. Une colonne est consacrée au manuscrit, une seconde à l'édition de 1861, une autre enfin à l'édition de 1889. Dans celle-ci (la première, en allant de gauche à droite), nous avons autant que possible indiqué par de simples références l'endroit exact où finit la concordance des textes et, au besoin, celui où elle recommence. Quand il a fallu citer le texte définitif, nous y avons toujours mis, croyons-nous, la discrétion qu'exigeaient les droits des héritiers et des éditeurs d'Augier (1).

(1) Nous renouvelons ici à Mme Guiard-Augier et à M. Paul Déroulède nos très respectueux et très vifs remerciements pour la bienveillance qu'ils n'ont jamais cessé de nous témoigner au cours de notre travail.

Un mot enfin sur le manuscrit que nous étudions. Il est incomplet (le 4^e acte manque); surtout, ce n'est pas un manuscrit autographe, mais seulement une des copies d'agence, sur lesquelles ont travaillé les comédiens de l'Empereur.

Il est d'ailleurs parfaitement correct, et nous n'y avons relevé que deux ou trois fautes matérielles. A la scène v de l'acte III, on lit : « L'homme seul a reçu la faculté de modifier l'équilibre de sa *nation*. » La faute est évidente, la correction facile, et l'on doit lire : « l'équilibre de sa *nature*. »

Ailleurs (II, vi) Vernouillet dit à la Marquise : « Je l'aimais de loin, et vous le devinez sans que je vous le dise. C'est pour me rapprocher d'elle que je me suis rué dans ces folles spéculations qui ont failli me déshonorer. » Avec M. Couët, archiviste de la Comédie-Française, nous croyons à une erreur de ponctuation et nous proposons : « Je l'aimais de loin; et, vous le devinez sans que je vous le dise, c'est pour me rapprocher d'elle, etc. »

Enfin, quand Sergine (I, xiv) déclare à Henri : « Tu sais à quel point je suis à ton service », Henri répond : « Ah ! pardieu, pas plus que moi au tien. » (Toutes les éditions.) Seul, le manuscrit porte : « Ah ! pardon, pas plus que moi au tien. » Or, Henri n'a pas à rectifier, à contester la parole de Sergine. A une protestation de dévouement il répond par une protestation de dévouement. *Pardieu* seul exprime bien sa pensée, et « pardon », qui annonce le plus souvent une contestation ou un démenti, nous paraît une faute de copiste.

Quant aux notes marginales, additions ou corrections qu'on peut relever sur le manuscrit et que nous signalons dans le texte, elles ne sont pas toutes de la main d'Augier : plusieurs sont dues à M. Thierry, administrateur de la Comédie-Française. Elles n'ont, d'ailleurs, pas toutes la même valeur ou le même intérêt; toutes n'ont pas eu non plus la même fortune.

Quelques-unes ont passé dans la première édition. Ainsi, à la scène x de l'acte V, Henri disait d'abord à Vernouillet : « Si vous dites un mot, je vous casse les reins. » C'est Thierry qui, à cette menace brutale, a substitué cette phrase aussi énergique mais plus courtoise : « Pas un mot, je vous le conseille. »

Ailleurs, sans adopter le texte de Thierry, Augier s'en est inspiré heureusement pour corriger le sien. Vernouillet, par exemple (V, vi), répondait à Henri : « ... Je repasserai dans une demi-heure, et nous reprendrons cette conversation », puis ajoutait, à part : « Il est un peu timbré, mon beau-frère. » Thierry écrit alors en marge : « Je reviendrai dans un instant, et vous verrez qu'il ne faut pas commencer par insulter les gens, quand on doit finir par se comprendre. » Enfin, grâce à cette indication, Augier adopte le texte suivant : « Je reviendrai dans une demi-heure. Vous aurez compris qu'il ne faut pas commencer par se cracher au visage quand on doit finir par s'embrasser. »

Ailleurs, au contraire, Augier n'a tenu aucun compte de propositions

qui, à vrai dire, étaient saugrenues. Thierry, par exemple, trouvant sans doute encore Giboyer trop sérieux, lui suggérait de pures calembredaines. Ainsi Giboyer explique à sa façon (III, v) le rôle des prêtres antiques : « Dans l'antiquité, ce transfuge était un prêtre qui troublait la conscience du droit, en mettant les dieux du côté de la force. » Et Thierry d'ajouter : « Primitivement, le transfuge était dans le temple. Il y avait sa petite boucherie, parait les veaux, soignait les moutons, faisait parler les poulets, d'où il suit que nous n'avons pas même inventé les canards, et mettait adroitement les dieux du côté de la force. » Le mot était vraiment trop mauvais ; si accueillant qu'il fût aux plaisanteries faciles, Augier repoussa celle-ci ; on ne peut que l'en féliciter.

Comme il eut raison encore de rejeter un détail qui ramenait aux proportions d'une aventure vulgaire la rupture si digne et si douloureuse de la Marquise avec Sergine ! — Celui-ci raconte à Henri sa dernière entrevue avec M^{me} d'Auberive, et Thierry croit nécessaire de préciser : « Elle est venue dans mon petit entresol pour la première et la dernière fois. » Oh ! l'allusion inutile, invraisemblable, fâcheuse ! Et comme nous savons gré à l'auteur de ne l'avoir pas adoptée !

Ainsi, Augier garde son indépendance. Assez intelligent pour faire son profit de conseils judicieux, il ne subit du moins les fantaisies de personne, fût-ce de l'administrateur de la Comédie-Française.

Thierry, d'ailleurs, n'intervint que rarement (les deux premiers actes ne présentent pas une seule correction de sa main ; le troisième et le cinquième (1), quelques-unes seulement) ; et les corrections subies par le texte d'Augier sont bien pour la plupart l'œuvre d'Augier lui-même.

*
* *

Leur nombre seul montre déjà quel soin méticuleux Augier apportait à revoir ses ouvrages. Mais les plus importantes peut-être ne sont pas les plus significatives. Certaines fautes étaient trop visibles (la longueur de l'acte III, par exemple) pour qu'une correction ne s'imposât point. Maints détails, au contraire, minimes en apparence : la coupe d'un dialogue, la construction d'une phrase, le choix d'un terme, ont arrêté l'attention d'Augier et éveillé ses scrupules. A la scène II de l'acte I, par exemple, un dialogue de trois lignes se présente sous trois formes différentes, et chaque correction marque un progrès. Voici les trois textes :

(1) Encore une fois, nous n'avons pas le quatrième acte du manuscrit.

Charrier : J'ai à causer avec ton frère, ma chère Clémence, laisse-nous.

Henri, bas à sa sœur : Voici l'orage. Gare là-dessous !

Clémence, bas : Voici l'orage.

Henri, de même : Gare là-dessous !

Charrier : Ma chère Clémence, j'ai à causer avec ton frère, laisse-nous.

Charrier : J'ai à causer avec ton frère, ma chère Clémence, laisse-nous.

Clémence, bas : Voici l'orage.

Henri, bas à sa sœur : Gare là-dessous !

Il est plus vraisemblable d'abord que les jeunes gens, connaissant d'avance la mauvaise humeur paternelle, échangent leurs impressions avant même que Charrier ait ouvert la bouche. Il est plus naturel aussi, et le dialogue y gagne plus de vivacité, de couper les deux exclamations attribuées d'abord à Henri seul, puis réparties entre sa sœur et lui.

Pareillement, un geste de la Marquise (II, iv) nous vaut les trois indications suivantes : « *La Marquise*, ôtant un gant » (Ms) ; « *La Marquise*, jouant avec ses cheveux » (1861) ; « *La Marquise*, jouant avec un éventail » (1889). — Ailleurs, le déplacement d'un mot donne plus de rapidité à toute une phrase (III, xii) « Partons. Tu me les conteras en route » (Ms). « Tu me les raconteras en route. Partons » (1861-1889).

Mais il ne suffit pas de marquer l'application d'un auteur à se corriger. Il faut, si possible, caractériser les fautes qu'il supprime et les qualités qu'il tâche d'acquérir. Pour cela, nous étudierons successivement le style, le caractère, la conduite de l'action, les idées, dans les différents textes des *Effrontés*.

*
* *

Le premier souci d'Augier, écrivain, est de donner à son style plus d'exactitude et de précision. Nous trouvons à ce sujet des corrections aussi nombreuses que significatives. — Quand le Marquis confesse Vernouillet, il lui demande d'abord (Ms) : « Quel est votre bilan ? » — Puis Augier corrige : « Quel est votre actif ? » Le second mot est évidemment le seul mot propre, puisque Vernouillet répond : « Huit cent mille francs. » (I, vi). — La même scène présente une correction du même genre, et pour peindre l'attitude humiliée d'un banquier déshonoré, « mine penaude » (1861) convient mieux, semble-t-il, que « mine piteuse » (Ms). — Pareillement, quand le Marquis (I, vii) annonce à Charrier le nouvel avatar de Vernouillet, Augier a eu raison de remplacer « propriétaire de la *Conscience publique* » (Ms) par « acquéreur de la *Conscience publique* » (1861), puisque le marché n'est pas encore conclu. — De même, la phrase de Sergine sur le trafic des journaux (I, xi) est moins exacte dans le manuscrit que dans la première édition, car il est plus naturel de vendre « au plus offrant et dernier enchérisseur » (1861) qu'au « premier surenchérisseur ». (Ms.) — Plus loin, le marquis qualifie bien mal l'offre de remboursement

que lui fait sa femme (II, x). Il juge ses propositions « absurdes » (Ms et 1861); « inacceptables » nous paraît non seulement plus courtois, mais beaucoup plus exact. — Le souci de l'exactitude même pousse Augier à des corrections qui n'étaient pas absolument indispensables. Quand le Marquis (II, x) dit à sa femme : « Voilà cent mille francs » (Ms et 1861), nous supposons bien que son portefeuille n'est pas bourré de numéraire; pourtant, comment ne pas trouver plus précise l'indication de 1883 : « Voilà un bon de cent mille francs sur la Banque » ?

Mais le manuscrit présente des fautes de style plus graves que l'impropriété ou le manque de précision. La phrase d'Augier est souvent longue, pénible, et sinon peu correcte, du moins de qualité médiocre. Il tâche alors de l'alléger, de la clarifier, au besoin, il la refait tout entière. Ainsi (V, iv), Charrier disait d'abord de Vernouillet : « Le coup d'épée du marquis le baptise; il efface les dernières traces de sa tare originelle, et lui donne la seule façon qui manquât à sa restauration, le vernis... » (Ms). Et il faut avouer que ces métaphores empruntées tour à tour à la religion et à l'industrie du bâtiment, étaient singulièrement incohérentes. Après des tâtonnements dont témoigne le manuscrit, Augier adopte en 1861 ce texte beaucoup plus simple : « ... Le coup d'épée du marquis le baptise. A l'heure qu'il est, Vernouillet est le plus beau parti de France. »

Pareillement, une page plus loin, Henri déclarait (V, iv) : « Il m'avait entortillé; mais du moment qu'il veut être mon beau-frère, je me désentortille, etc. » La phrase inquiéta Thierry qui s'ingénia à la corriger, remplaçant : « Je me désentortille » par « Je coupe ses ficelles, etc. », ce qui ne valait pas beaucoup mieux. Augier ne modifia pas, mais supprima cette phrase mal venue, et le texte de 1861 porte simplement : « *Henri* : Il m'avait entortillé. — *Charrier* : D'ailleurs, j'ai toujours promis..., etc. »

Cet exemple prouve qu'Augier avait quelquefois non seulement la phrase lourde, mais le goût peu délicat. Il ne craint ni les plaisanteries faciles, ni même les calembours. Dans le manuscrit (III, v), le Marquis ayant comparé le savoir de Giboyer à celui de la Mirandole, Charrier ne comprend pas pourquoi Giboyer devient subitement « l'ami Randole ». Ce trait ne fut pas admis aux honneurs de l'impression; mais pour d'autres, Augier se montra moins sévère. Depuis 1883, Henri se félicite que la Marquise « ait accommodé son mari de toutes pièces »; jusqu'alors il disait plus élégamment : accommodé au safran » (I, iv).

De même qu'il prend parfois la vulgarité pour de l'esprit, Augier confond quelquefois la vigueur avec la brutalité. Quand Vernouillet dénonce à Henri Charrier les méfaits de son père, le jeune homme, resté seul, s'écriait d'abord : « ... Il a oublié là son ordure? Je vais la lui jeter à la tête! » (Ms.) Un peu plus tard, il dit seulement : « ... Il a laissé là son journal? » (1861).

C'est jusque dans l'expression de sentiments délicats qu'Émile Augier

manque d'abord de tact. A la fin de la pièce (V, ix), Charrier repentant et malheureux, recommande à Sergine de laisser surtout à ses enfants un héritage d'honneur. Sur quoi, l'homme du monde, le maître écrivain qu'est Sergine s'avisait de répondre : « Si j'étais tenté de m'égarer, je me rallierais à votre panache blanc. » (Ms.) Dès la première édition, Augier supprima cette métaphore pour le moins inutile, et Sergine dit plus simplement : « ... Je me rallierais à votre exemple. » (1861.)

En un mot, et qu'il s'agisse d'exprimer une idée plaisante, délicate ou passionnée, les corrections d'Augier sont presque toujours des atténuations. Son premier mouvement est souvent excessif, il lui faut le loisir de la réflexion pour réprimer sa verve et garder la juste mesure. Mais, sans être jamais très distingué, il revient volontiers, et de lui-même, au respect des convenances et de la correction.

*
**

Cette tendance à l'exagération, puis ce parti pris d'adoucissement, nous les retrouvons à propos des caractères. Dans le manuscrit, Charrier n'est pas seulement un parvenu gourmé, un ancien voleur confit dans son honnêteté tardive et facile, c'est un franc imbécile. A la grande scène de l'acte III, il a des ignorances énormes et des étonnements prodigieux. Non seulement, ce grand banquier (le premier de Paris!), ce futur pair de France ne sait rien de l'histoire de son pays, mais des termes familiers au moindre bachelier l'ahurissent et l'inquiètent. Il est proprement ridicule et peu s'en faut grotesque. (III, v.)

Vernouillet étale la même ignorance, et, devant le bagout d'un bohème, cet effronté qui prétend devenir maître du monde fait figure de petit garçon. (III, v.) Il ne sait même pas qu'un personnage de son importance doit représenter. Dans son bureau magnifique, il arbore « une robe de chambre à ramages » et c'est dans ce costume qu'il reçoit non seulement Charrier, mais le marquis d'Auberive et la Marquise elle-même. Il y a là une incorrection extravagante. Même si elle était voulue, même si Vernouillet entendait, par sa mise négligée, témoigner son dédain d'effronté pour les grands de ce monde, la désinvolture serait excessive. Vernouillet peut être insolent; il ne peut pas être maladroit.

Voici beaucoup plus grave. A la scène iv de l'acte I, le Marquis d'Auberive — un très grand seigneur, ne l'oublions pas — a des gestes de journaliste qui prend des notes, ou de pédant qui lit un rapport. Il ne lui suffit pas de recueillir dans sa mémoire « les traits de l'aristocratie financière », il les consigne gravement sur ses tablettes, et ce jeu de scène n'est pas seulement inconvenant, il est parfaitement ridicule. Ridicule encore et invraisemblable sa façon de lire son petit factum rédigé en style télégraphique : « Ecoutez le récolement de la vôtre. (Il lit.) « Ne se marient

« qu'entre eux, comme nous le faisons ; disent : « Ça n'a pas le sou... » ; et il y en a comme cela une douzaine de lignes !

Heureusement, toutes ces exagérations disparaissent, tôt ou tard. Dès 1861, le Marquis relègue chez lui ses tablettes et daigne parler comme tout le monde : « Vous ne vous mariez qu'entre vous, comme nous faisons, etc. » Vernouillet relègue au magasin d'accessoires sa robe de chambre à ramages, Charrier devient un peu moins bête ; Henri lui-même, à qui l'auteur avait prêté d'abord une fougue excessive, appelle le journal de Vernouillet un journal et non plus une ordure (V, vii).

Avec leurs manières et leur langage, c'est aussi les sentiments de ses personnages qu'Augier tâche de ramener à plus de vraisemblance. Ici encore, sa tendance première le porte à l'exagération. Il insiste, il force, parfois il défigure. C'est plus tard seulement qu'il donne aux sentiments leur nuance exacte et leur expression juste.

A l'acte II, scène vi, Vernouillet joue près de la Marquise la comédie de l'honnêteté méconnue et de l'amour désintéressé ; et la Marquise se laisse duper. Dans le texte définitif, rien de plus vraisemblable que l'attitude des deux interlocuteurs. Mais dans le manuscrit, il en va tout autrement. Vernouillet n'affecte pas seulement la délicatesse. Il s'émeut, il a des soupirs douloureux et des bégaiements larmoyants : « Ce remerciement, cette poignée de main... pardonnez mon émotion..., etc. » Il ne lui suffit pas d'être un amoureux de romance, il s'improvise jeune premier de mélodrame : « Je passais mes nuits à me répéter : On me calomnie devant elle ; elle me méprise peut-être..., etc., » et encore : « Aujourd'hui que je suis assez riche pour elle, je ne suis plus assez pur. »

Certes, le maître comédien n'en est pas à un mensonge près ; mais ici il exagère, il joue faux, et les mots discrets, les insinuations habiles et les gestes sobres conviendraient mieux à son personnage que les phrases entrecoupées, les déclarations pathétiques et les yeux levés au ciel !

Pas plus que lui, la Marquise n'est dans le ton. Que l'habileté de Vernouillet endorme sa défiance, rien de plus naturel ; mais qu'elle ne garde pas avec lui la réserve et la tenue que lui imposent la pudeur féminine et les convenances aristocratiques, voilà qui est invraisemblable. Or elle accueille sans broncher les allusions indiscretes de Vernouillet, le remercie avec effusion, lui promet une reconnaissance éperdue. « Ah ! dit-elle, si je connaissais celle que vous aimez, comme je vous justifierais ! » C'est trop de naïveté et trop peu de dignité.

Heureusement, Augier comprit bientôt l'invraisemblance de cette scène et apporta les atténuations nécessaires. Si la Marquise se laisse encore duper, elle reste grande dame jusque dans son ingénuité. Elle pardonne à Vernouillet ses allusions indiscretes, mais non sans lui donner une leçon ; elle lui tend finalement la main, mais c'est pour n'être pas obligée de le mettre à la porte ; elle accueille ses confidences par curiosité et par amuse-

ment, autant que par sympathie; enfin, jusque dans ses promesses, elle ne se livre pas entièrement. A force de tact et de dignité, elle reste supérieure à celui qui vient de l'abuser (1861).

Naturellement, des corrections analogues s'imposaient à propos de Vernouillet. Augier lui fait encore jouer la même comédie, mais il supprime ses déclamations d'incompris, ses soupirs de victime, ses larmes d'amoureux transi (1861). Plus tard même (1883), illui impose encore plus de discrétion, sans que le personnage perde rien de sa vigueur, Vernouillet a beau « jouer plus en dedans », ses flatteries ne sont pas moins inquiétantes, ni son audace moins redoutable.

Mais si curieuses qu'elles soient, ces retouches apportées au caractère de Vernouillet sont beaucoup moins importantes que les retouches faites au caractère de la Marquise. Ce n'est pas, en effet, quelques paroles seulement ou quelques gestes, c'est le rôle entier de M^{me} d'Auberive qu'Augier a soigneusement corrigé. — Pour nous dire ses regrets, ses inquiétudes, son désarroi, ses velleités de conversion, il ne trouve pas tout d'abord le ton naturel ni l'expression simple et juste. Pour exprimer son exaltation, il lui prête des métamorphoses prétentieuses et désobligeantes (*Vivre au bras d'un pur gentilhomme, se consacrer à l'honneur de ses cheveux blancs, être la vestale de ce culte héroïque*, II, x, Ms et 1861); ou, au contraire, pour peindre sa lutte contre le découragement, il recourt aux comparaisons inutiles et froides. (*N'imitons pas ces dissipateurs qui se promettent de se brûler la cervelle au dernier écu et qui survivent piteusement à leur ruine.* — II, 11, Ms.). — Puis il renonce aux comparaisons banales comme aux métaphores précieuses, et parce que son style se fait plus simple et plus discret, le personnage de la Marquise devient, à la fois, plus touchant et plus distingué.

Un dernier exemple achèvera de nous montrer avec quel soin Augier a corrigé ses caractères et comment la discrétion, la délicatesse ne sont pas chez lui des dons innés, mais des qualités acquises.

Sergine, on le sait, représente pour lui le parfait honnête homme. Or, dans le manuscrit et même dans la première édition, Sergine manquait singulièrement de tact. Tout en protestant de son respect pour M^{me} d'Auberive, tout en rappelant ses devoirs envers elle, il parle d'elle en termes un peu désobligeants : « Va, avoue-t-il à Henri, j'expie cruellement les semblants de bonheur qu'elle m'a donnés, depuis que j'ai entrevu la vérité sous la forme d'une jeune mère assise à mon foyer. Et dire que je dois sacrifier toutes ces joies sereines au souvenir de je ne sais quelles fièvres éteintes ! » (I, xiv, Ms). Et encore : « De la jeunesse mon cœur n'a usé que les curiosités perverses et le dédain des joies légitimes; il n'a jeté au feu que ses scories; il s'est purifié et non consumé. » (V, II, Ms et 1^{re} éd.)

Peut-être ce désenchantement de Sergine renterme-t-il une leçon, et le moraliste peut s'en autoriser pour condamner les passions illégitimes. Mais

n'y a-t-il pas quelque égoïsme dans ses remords ? Ne témoigne-t-il pas d'une rare ingratitude envers la femme qui lui a tout sacrifié ? Ne commet-il pas une indélicatesse en se plaignant tout haut, et, par delà son amour, n'est-ce pas sa maîtresse qu'il outrage ?

Si, du moins, devant la Marquise il était plus discret ou plus adroit ! Au contraire, il lui fait de Clémence un éloge singulièrement imprudent. (*Cette jeune fille, la pureté, la loyauté mêmes... etc.* — II, XII, Ms). Ou bien, sous prétexte d'exprimer son amour et de prouver sa fidélité, il évoque des souvenirs fâcheux. (*Je vous ai mise dans le mauvais chemin, je vous y suivrai, du moins, jusqu'au bout.* — II, XII, Ms); il fait sentir à la pauvre femme ce qu'il y a d'irréparable dans son malheur (*Songez-vous que notre liaison est devenue toute votre position dans le monde ?* — *Ibid.*); enfin, il se montre résigné à un devoir de justice plutôt que fidèle à une passion (*Je ne me pardonnerais jamais de vous abandonner.* — *Ibid.*) Que tout cela est peu chevaleresque !

Mais quel plaisir aussi de voir Augier atténuer les maladresses, supprimer les indélicatesstes et Sergine devenir un galant homme. A lui, à la Marquise, Augier donne enfin tant de dignité et de délicatesse que malgré leur faute, nous ne leur marchandons pas notre pitié, ni même notre sympathie.

★
★★

Si, des caractères, nous passons à la conduite de l'action, *Les Effrontés* ne présentent pas, à beaucoup près, de changements aussi considérables que telle autre pièce d'Augier. Dans *Jean de Thommeray*, par exemple, le IV^e acte du manuscrit ne ressemble guère au texte imprimé ; le V^e acte de la *Contagion* est tout autre dans la première édition que dans la dernière ; une longue scène de *Lions et Renards* (IV, VIII du Ms) a disparu, pareillement une scène très curieuse des *Fourchambault* (IV, XII du Ms) ; pour *Giboyer* même, nous ne retrouverons plus dans la première édition certains personnages épisodiques, certains incidents du manuscrit. Dans *Les Effrontés* rien de semblable ; tels étaient dans le manuscrit les événements et les personnages, tels ils sont encore dans l'édition définitive. Nous verrons, il est vrai, la pièce s'alléger du manuscrit à la première édition et celle-ci à l'édition définitive. Mais ces suppressions ne modifient pas sensiblement l'intrigue et s'expliquent, en partie du moins, par des raisons particulières que nous indiquerons.

Certaines corrections cependant sont à signaler. Plusieurs, d'abord, marquent chez Augier le souci de la vraisemblance et du naturel jusque dans les moindres détails. A la fin du second acte (II, XII), par exemple, la Marquise disait au domestique : « Ajoutez un couvert. » Puis, ces mots dispa-

raissent dès la première édition. La correction paraît d'abord sans importance, et pourtant comme elle est opportune ! Il y a plusieurs heures, en effet, que la Marquise a prié Sergine à dîner (II, 1) ; entre temps, elle a quitté la scène pour aller s'habiller ; c'est alors qu'elle a dû donner des ordres au lieu d'attendre le dernier moment. Sans être extravagant, l'oubli qu'elle commettait d'abord était un peu naturel et presque désobligeant.

Une autre scène du même acte (II, 11) commençait jadis d'une façon assez déconcertante. Dans le manuscrit, quand Henri Charrier arrive chez la Marquise qui l'a prié d'attendre, il s'assied, croise les jambes et débite tout de go cette petite conférence : « Une des dépravations les plus fréquentes chez les femmes du monde, me disait un vieil habitué de l'Opéra, c'est d'aimer à être traitées comme ces demoiselles, etc... » Voilà évidemment une façon naturelle de se présenter ; voilà surtout qui nous renseigne sur les intentions du jeune homme et l'objet de sa démarche. — Dès la première édition, Augier sent le besoin d'éclairer sa lanterne et Henri s'explique plus copieusement : « Tout vient à point à qui sait attendre. (S'approchant du guéridon, où il trouve *La Conscience publique*.) Naturellement. — Voilà ses livres... Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. (Prenant les livres.) *L'Imitation... La Physiologie du Mariage... Le Contrat Social... Les Harmonies...* Me voilà bien renseigné ! — Une bizarrerie assez fréquente chez les femmes du monde, me disait un vieil habitué de l'Opéra, c'est d'aimer à être traitées comme ces demoiselles, etc. » — On voit l'opportunité et l'insuffisance à la fois de la correction : cette énumération des livres hétéroclites, en nous renseignant sur les contradictions morales de la Marquise, prépare le couplet sur les femmes du monde qui aiment à être traitées comme ces demoiselles ; mais que vient faire Henri ? Nous l'ignorons toujours ; sa petite phrase du début : « Tout vient à point à qui sait attendre », ne sert vraiment à rien. C'est seulement en 1883 qu'Augier apporte les éclaircissements nécessaires : « Mon entreprise est assez risquée. Après tout, si on me met à la porte, je le verrai bien. (S'approchant du guéridon.) Des livres... Dis-moi qui tu hantes..., etc. » Henri, à vrai dire, ne nous dévoile pas tous ses projets ; mais nous savons qu'il tente une entreprise assez risquée pour qu'on puisse le mettre à la porte ; cela nous suffit. Enfin, cette demi-confiance prépare mieux encore son couplet insolent sur les femmes du monde.

Mais la grande préoccupation d'Augier, semble-t-il, fut de donner à la pièce plus de mouvement et de substituer partout l'action aux conversations et aux développements oratoires. — Ainsi, Sergine ne devait pas tout d'abord (Ms) paraître à l'acte III ; il envoyait une lettre de démission que Vernouillet lisait seul, en la coupant de réflexions plus ou moins spirituelles. La méprise de Vernouillet, qui croit d'abord à une lettre de remerciements, son étonnement de se heurter à une résistance, son dédain pour des scrupules qu'il ne comprend pas, tout cela est assez naturel et fait sourire à la lecture ; mais

ce monologue de vingt lignes reste froid et devait paraître bien long à la scène. Augier a donc supprimé la lettre malencontreuse. Désormais (1^{re} édit.) Sergine apporte lui-même sa démission et s'en explique franchement avec son nouveau directeur. Au lieu d'une exposition monotone et laborieuse, nous avons un dialogue rapide, mouvementé, mieux que cela, le heurt, le conflit de deux adversaires irréconciliables. Avec le monologue de Vernouillet, la pièce subissait un temps d'arrêt; l'intervention de Sergine, au contraire, précipite l'action. On comprend mieux qu'insulté publiquement. Vernouillet fasse payer cher à la Marquise la démission de Sergine autant que sa propre défection.

C'est la seule fois, d'ailleurs, qu'Augier ait, dans *Les Effrontés*, substitué une scène à une autre. Partout ailleurs, pour alléger sa pièce et accélérer le mouvement, il recourt simplement à des coupures. Tailler, rogner, supprimer, il le peut d'autant plus facilement que, chez lui, le premier mouvement est souvent excessif. Il pêche moins par pauvreté que par surabondance, et plus que développer il doit ensuite resserrer. — Voici deux ou trois exemples de ses manière successives.

Tout au début de la pièce (I, 1) et pour amener un contraste comique assez peu vraisemblable, il s'attarde d'abord (Ms) à des artifices presque puérils. Clémence vient de confier à son frère qu'elle aime Sergine, et cet aveu amène le dialogue suivant :

HENRI

... Il faut d'abord sonder Sergine, et m'assurer que tu ne te trompes pas. Je m'y prendrai adroitement.

CLÉMENCE

C'est cela, prends-t'y adroitement.

HENRI

Sois tranquille; je suis prudent quand il s'agit de toi.

CLÉMENCE

Il faut de la diplomatie.

HENRI

J'en aurai.

CLÉMENCE

Dis-lui : Ma sœur vous aime.

Franchement, Clémence s'attarde trop à des jeux de petite fille, et comme nous préférons l'attitude qu'elle adopte un peu plus tard (1^{re} édit.)! « *Je m'y prendrai adroitement,* » dit toujours son frère. — Mais elle de protester aussitôt : « *Adroitement?... Dis-lui : Ma sœur vous aime...* » Cette

réponse n'a pas seulement l'avantage d'être plus directe, plus rapide ; elle convient beaucoup mieux à son caractère de jeune fille sérieuse et loyale.

C'est encore pour amener un contraste comique qu'Augier développait d'abord (Ms) en trois ou quatre pages la scène x de l'acte I. Charrier ne se contentait pas d'annoncer aux d'Isigny que Vernouillet vient d'acheter *La Conscience publique*, il excusait ses mésaventures judiciaires, vantait son dévouement à ses amis, disait son intimité avec le marquis d'Auberive, conviait les d'Isigny à réparer l'injustice du monde envers cet honnête homme... ; et les d'Isigny d'approuver, d'accorder à Vernouillet plus que des circonstances atténuantes, une probité sans tache, et de courir après lui pour l'inviter à leur prochain bal... C'était attacher beaucoup d'importance à des comparses et à une scène secondaire. Depuis la première édition, la Vicomtesse, qui vient de condamner sévèrement Vernouillet, reconnaît son erreur d'un seul mot :

CHARRIER

... Il vient d'acheter *La Conscience publique*.

LE VICOMTE

Le journal ?

CHARRIER

Oui.

LE VICOMTE, *bas à sa femme*.

Ah ! mais, ça devient un homme à ménager.

LA VICOMTESSE, *de même*.

Certainement.

mais ce mot en dit tout autant que les longues pages du manuscrit, et l'attitude de M^{me} d'Isigny envers Sergine (I, xi) achève de nous renseigner sur sa fierté et son sentiment de l'honneur.

Dans son souci d'alléger sa pièce, Augier ne se contente pas d'abréger : au besoin, il supprime. Ainsi, nous cherchons vainement depuis 1883 ce qui était, dans le manuscrit et la première édition, la scène x de l'acte IV. Loin d'être invraisemblable ou déplacée d'ailleurs, cette scène était intéressante en elle-même. Charrier, terrifié par Vernouillet, proposait à Clémence Vernouillet lui-même comme mari. La jeune fille protestait d'abord ; puis, rassurée par son père, désireuse de lui être agréable, surtout faussement renseignée sur le compte de Sergine, consentait à ce mariage ; bien plus, pour dissiper les inquiétudes de Charrier, elle jouait la comédie de l'ambition et se félicitait d'épouser un homme considérable. Encore une fois, la conversation était curieuse, émouvante même, de ce père menacé et de cette fille résignée, se cachant l'un à l'autre leurs appréhensions et leurs souffrances. Mais

elle n'était pas indispensable, si, dans la comédie de mœurs, dans la comédie politique même que veulent être *Les Effrontés*, le mariage de Clémence est un épisode beaucoup moins important que le mariage de Marianne dans *Tartufe*. — Bien plus, dans un acte déjà chargé, elle faisait longueur. Ce à quoi on s'attend dès le début du quatrième acte, ce qu'on désire, c'est la rencontre de Vernouillet et de la marquise. La conversation de Charrier avec Clémence retardait cette péripétie. Sa disparition s'explique donc facilement.

On comprend mieux encore les coupes sombres faites dans la grande discussion du troisième acte. Augier abordait pour la première fois la comédie politique ; dans son ardeur de prosélyte, il apporta avec toutes ses idées tous les arguments propres à les étayer ; il fit de l'histoire, de la sociologie, de l'anthropologie et même de l'exégèse : c'était un peu trop. La « parabase » du troisième acte, qui dans la première édition compte encore une dizaine de pages, en aurait, pour le moins, compté deux fois plus sans d'opportunes coupures. Scéniquement, la scène devenait impossible. On s'étonne qu'Augier ne l'ait pas senti en écrivant sa pièce ; il s'en aperçut, du moins, aux répétitions, et dès avant la première représentation élimina toutes les considérations historiques, mythologiques, exégétiques, physiologiques que nous allons indiquer (1). Dans le manuscrit, en effet, Giboyer, après avoir fait le procès de la société moderne, et avant d'exposer sa doctrine sociale, entreprend simplement de résumer l'histoire de l'humanité (Ms III. v.). Il retrace d'abord son histoire naturelle, et, pour établir la supériorité de l'homme sur l'orang-outang, affirme que « la lutte s'est établie d'abord entre l'esprit et le corps, l'un rongéant l'autre, et que la race a toujours été se fortifiant intellectuellement et s'appauvrissant physiquement. » Et ceci lui permet de comparer aux beaux appétits des héros homériques nos dégoûts de gourmets fatigués. — Il arrive ensuite à l'histoire politique de l'humanité, qui, elle aussi, « se résume en deux mots : antagonisme de l'intelligence et de la force, du droit et du fait » ; et il cite l'escalade des Titans, le larcin de Prométhée, la tour de Babel, pour démontrer l'imposture sacerdotale et l'habileté des prêtres « à mettre les dieux du côté de la force ». Puis, après avoir opposé le moyen âge à l'antiquité, et 89 au moyen âge, il prédit le règne de la démocratie, identifiant la cause du peuple avec celle de l'intelligence. — Il ne s'arrête pas là d'ailleurs, mais sur une objection du Marquis, fait tout un cours d'histoire de France qui aboutit à la condamnation de Louis XIV, à l'exaltation de 89 et à l'apothéose de Napoléon. — Enfin il prédit à nouveau l'avènement d'une aristocratie nouvelle, l'aristocratie du mérite, et, pour secouer l'apathie où se meurt la France, appelle de tous ses vœux la guerre moralisatrice et glorieuse.

(1) Le manuscrit, il est vrai, ne porte aucune correction ; mais la presse, par ailleurs sévère aux *Effrontés*, n'ayant pas relevé ces détails, il nous paraît impossible qu'Augier les ait produits aux chandelles.

*
* *

On s'explique, encore une fois, qu'Augier dramaturge ait réfréné l'essor d'Augier philosophe ; à ces coupures opportunes, la pièce a singulièrement gagné. Mais *Les Effrontés* ne sont pas une simple comédie, c'est une comédie politique ; dès lors, les corrections faites par Augier ne nous renseignent pas seulement sur son art : à propos de ses idées encore, elles soulèvent deux ou trois questions importantes.

Augier, disons-nous, a sévèrement réprimé l'intempérance oratoire de son ami Giboyer. De l'orang-outang et de l'homme primitif, des bœufs homériques et du gigot moderne, des Titans et de Prométhée, d'Henri IV et de Louis XIV, il n'est plus rien resté dès la première édition, ni même, croyons-nous, dès les répétitions. Mais quelle est l'importance de ces coupures ? S'expliquent-elles toutes par les mêmes raisons ? Enfin n'ont-elles pas parfois provoqué chez le public l'erreur que nous signalons ailleurs (1) ?

Plusieurs, à vrai dire, sont sans importance. Visiblement, quand Giboyer nous promène de l'arche de Noé au Jardin des Plantes, en passant par la tour de Babel, il se moque de nous, ou du moins de Charrier. La preuve, c'est qu'il se refuse d'abord de faire au Marquis un cours de politique révolutionnaire ; il ne s'y décide qu'à l'arrivée de Charrier et pour « faire une scie de longueur » à cet actionnaire qui est sa « bête noire ». Nous pouvons donc négliger les citations latines, les considérations préhistoriques et les mots savants dont il s'amuse à stupéfier le bonhomme.

Mais jusque dans ces plaisanteries il devient tout à coup sérieux, et son interprétation des légendes hiératiques, sa tirade contre les transfuges de la vérité, nous renseignent brusquement sur ses arrière-pensées. De même, ce n'est pas en jouant qu'il fait le procès de la Monarchie absolue et l'apologie de l'Empire révolutionnaire ; il ne plaisante pas davantage quand il identifie la cause du peuple et de l'intelligence, quand il affirme hautement la nécessité « de combattre et de réprimer le capital » (III, IV). Sur ce dernier point, en particulier, l'hésitation n'est pas possible. Quand Giboyer prononce cette phrase socialiste, Charrier n'est pas encore là et la discussion n'a pas cessé d'être sérieuse. — Augier n'a donc pas supprimé que des développements inutiles ou des plaisanteries saugrenues. Sans renoncer à ses idées, sans se renier lui-même, il a réservé les formules qui rendaient peut-être sa pensée avec le plus de force et de netteté.

Ces atténuations ne sont pas dues, sans doute, à une intervention administrative, puisque le manuscrit de la Comédie-Française est le manuscrit approuvé par la censure. Nous ne les attribuons pas davantage à une timidité tardive de l'auteur. Nous croyons plutôt à une intervention de Thierry. L'administrateur de la Comédie, même s'il partageait les

(1) *Emile Augier et la Comédie sociale*, troisième partie, chapitre IV.

opinions d'Augier, devait penser au succès, à la recette. Il a craint, peut-être, d'effaroucher le public, et quand, aux allusions anticléricales de Giboyer, il voulait ajouter un calembour (1), peut-être se proposait-il de détourner l'attention du parterre, et de le faire rire pour ne pas le scandaliser.

Quoi qu'il en soit, nous comprenons mieux l'erreur des contemporains. Giboyer, il est vrai, se proclame socialiste, socialiste jusqu'aux moelles, et de bonnes âmes clairvoyantes se sont effrayées de ses déclamations. Mais, parce qu'il fait le procès de la société issue de 89 ; parce qu'il condamne le matérialisme des appétits ; parce qu'il s'interdit des allusions anticléricales auxquelles il avait pensé d'abord ; on ne vit guère en lui que le contempteur des grands bourgeois égoïstes. Les journaux libéraux lui en voulurent un peu, mais les journaux légitimistes lui firent un succès. Il en eût été tout autrement, sans doute, si Giboyer eût fait le procès de Louis XIV, affirmé la nécessité « de réprimer le capital », reproché « aux traitants de prêcher au peuple la résignation », et de vouloir, comme autrefois les prêtres, « mettre les dieux du côté de la force ».

En tout cas, il devait se rattraper deux ans plus tard dans la pièce qui porte son nom. Si Augier devint, en 1862, violent et injuste, c'est qu'il avait à cœur de ne pas laisser se prolonger une méprise dont il souffrait. Libéral et démocrate, on prétendait faire de lui un réactionnaire, parce qu'il s'était montré courtois et modéré ; il renonça à la modération comme à la courtoisie et fut unanimement proclamé révolutionnaire.

Mais les violences mêmes du *Fils de Giboyer* rendent peut-être plus significatives les atténuations apportées vingt ans plus tard au texte des *Effrontés*. Depuis 1883, en effet, le Giboyer des *Effrontés* a renoncé à ses belles tirades de jadis. Sans doute, il exhale encore sa plainte de déclassé et se proclame toujours « socialiste jusqu'aux moelles ». Mais il s'en tient à cette affirmation sommaire, et quand le Marquis l'invite à de plus longs développements, il s'excuse avec un geste découragé : « Oh ! c'était bon il y a vingt ans, quand j'étais jeune ; aujourd'hui, *non est hic locus*.

Aussi, plus de diatribes contre la société issue de 89, plus de prophéties touchant l'avenir de la démocratie.

Si Augier interdit à Giboyer les ardeurs d'autrefois, c'est que lui-même, sans doute, a perdu quelques illusions. Des raisons d'ordre dramatique ne suffirent pas, en effet, à expliquer ces nouvelles coupures.

(1) « Ce transfuge était un prêtre, dit Giboyer, etc. », et Thierry proposait : « Il avait sa petite boucherie... faisait parler les poulets, d'où il suit que nous n'avons pas même inventé les canards. » (III, v.)

Quand Augier aurait trouvé trop longue encore la discussion de l'acte III, il lui était facile de la supprimer à la représentation et de la conserver dans le texte imprimé. Il se pliait ainsi aux exigences de la scène et, en même temps, maintenait dans son intégrité sa doctrine politique. M. Maurice Donnay, croyons-nous, employa naguère ce procédé pour son *Retour de Jérusalem*. Bien plus, Augier y recourut lui-même pour son *Maître Guérin*. A la fin de l'acte IV, en effet, Desroncerets préconise tout d'un coup l'instruction gratuite et obligatoire. Ce développement inattendu ralentit et refroidit une scène par ailleurs dramatique. Augier le fit donc supprimer au théâtre ; mais il le maintint dans le livre comme l'expression d'une idée qui lui était chère (1). Pourquoi n'a-t-il pas agi de même à propos des *Effrontés* ? C'est, sans doute, qu'en 1883 ses idées n'étaient plus celles de 1862. Nous ne pouvons l'affirmer en toute certitude, faute de preuves positives. Mais ce que nous savons, par ailleurs, de son indifférence pour la République, et de sa défiance persistante à l'égard de Gambetta, nous autorise à croire que, chez lui aussi, 1871 provoqua plus d'une réflexion douloureuse et même plus d'un repentir. Il fut de ceux, peut-être, qui désespérèrent de la démocratie pour avoir vu de trop près la démagogie.

★
★★

Ainsi, qu'il s'agisse de son art ou de ses idées, nous arrivons à des conclusions analogues. Ecrivain, Augier n'est pas de ceux dont la délicatesse pourrait être moins timorée et le goût plus hardi. Sa verve, naturellement surabondante, son esprit libre et gaillard, ne s'embarrassaient pas d'abord de scrupules inutiles ; souvent, il force la plaisanterie, déforme les caractères, allonge les scènes jusqu'à les alourdir ; à la réflexion seulement, il remet tout au point à force d'atténuations ou de suppressions. — En politique de même, il ignore les timidités ou les habiletés opportunistes. Il dit toute sa pensée avec une franchise un peu brutale et que d'aucuns trouverent excessive. Pourtant, ici encore, il sait se corriger ; non qu'il éprouve le besoin de s'accommoder aux circonstances et d'acheter le succès par des concessions. Mais, si les faits viennent démentir ses théories ou dissiper ses illusions, il n'hésite pas à reconnaître son erreur. Aussi, sa probité d'artiste comme sa loyauté d'homme de parti, lui concilient l'estime de ceux-là mêmes qui goûtent le moins sa tournure d'esprit ou ses idées politiques.

(1) Cf. *Maître Guérin* (IV, vi).

ACTE PREMIER

	Texte définitif.	1 ^{re} édition.	Manuscrit.
Acte I, sc. I p. 290, dern. ligne.	Mademoiselle.	Id.	... Mademoiselle ? <i>Clémence</i> : Il n'y a pas besoin d'être un homme pour les comprendre. — <i>Henri</i> : Et vous vous intéressez aux affaires de votre pays ? — <i>Clémence</i> : Je m'intéresse à la justice, à l'honneur, à toutes les nobles causes que soutient M. de Sergine. Est-ce défendu ? — <i>Henri</i> : Non ! diable, ce devrait être un commandement exprès. — <i>Clémence</i> : Que c'est courageux...
p. 291, l. 4.	... il y faut une terrible volonté par les exemples qui courent les rues. — Lui ? son travail...	Id.	... il y faut une terrible volonté dans un temps où les coquins sont si peu méprisés. — Lui ? S'il n'avait pas sa mère, je ne sais ce qu'il ferait de son argent. Pense donc ; son travail...
p. 292, av.-dern. l.	... vocation militaire.	Id.	— Ta vocation militaire, c'est le duc de Montmeyran qui te l'a mise en tête. — <i>Henri</i> : Je l'ai toujours eue ; Montmeyran n'a fait que l'affermir. C'est pour me consoler de ne pas la suivre que je me dissipe.
p. 295, l. 9.	... que tu ne te trompes pas. Je m'y prendrai adroitement.	Id.	— ... que tu ne te trompes pas. — <i>Clémence</i> : C'est cela, prends-t'y adroitement. — <i>Henri</i> : Sois tranquille : je suis prudent quand il s'agit de toi. — <i>Clémence</i> : Il faut de la diplomatie. — <i>Henri</i> : J'en aurai. — <i>Clémence</i> : Dis-lui : Ma sœur vous aime.
sc. II, p. 296.	<i>Clémence</i> (bas) : Voici l'orage. — <i>Henri</i> (de même) : Gare là-dessous ! — <i>Charrier</i> : Ma chère Clémence...	<i>Charrier</i> : Ma chère Clémence, j'ai à causer avec ton frère, laisse-nous. — <i>Clémence</i> (bas) : Voici l'orage. — <i>Henri</i> (de même) : Gare là-dessous !	<i>Charrier</i> : ... laisse-nous. — <i>Henri</i> : Voici l'orage. Gare là-dessous !
p. 296, l. 9.	En Caux.	Je sais bien.	Id.

Acte I, sc. II ... me marier. Elles
p. 300, l. 15. coûtent...

Id.

... me marier. — *Charrier* :
Cependant... — *Henri* : Non !
du moment que tu me ménages
pour perpétuer ton nom, pourvu
que je perpétue, tu n'as rien à dire.
Du reste, je prends mon emploi au
sérieux, et les sottises que tu me
reproches ne sont que des études
préliminaires. Elles coûtent...

p. 301, l. 3. ... que j'exerce ?

Id.

... que j'exerce ? Dans le monde ?
Que je porte le désespoir dans les
familles ? Que... — *Charrier* : Il ne
s'agit pas de cela. — *Henri* : Où
veux-tu...

p. 302, l. 11. ... J'admire ta facilité à
l'endroit des femmes légères... Je
la partage ; mais...

Id.

... J'admire ta facilité. —
Charrier : Mon cher, il faut être
sévère pour soi et indulgent pour
les autres. — *Henri* : Parbleu ! je
suis l'indulgence même ! J'aime les
femmes légères. Je les préfère même
aux femmes honnêtes ; mais...

p. 304, l. 15. ... accommodé depuis
de toutes pièces.

... par-dessus le marché,
accommodé au safran...

Id.

l. 19. ... d'Auberive. — Scène
III.

... d'Auberive. — *Henri* :
Quand on parle du loup.
— Scène III.

sc. IV,
p. 306, l. 12. ... un trait de l'aristocratie
financière. Je les recueille religieusement.
Les travers du vainqueur.

Id.

... un trait de l'aristocratie financière.
(Il tire ses tablettes.) Je les recueille
religieusement. (Ecrivant.) Vous permettez ?
Les ridicules du vainqueur...

p. 307, l. 6. ... voilà tout.

.. voilà tout.

... voilà tout.

Charrier : Il y aurait beaucoup à répondre.

Charrier : Il n'y a plus de castes en France. — *Le Marquis* : Vous croyez cela ? Écoutez le récolement de la vôtre. Vous ne vous mariez qu'entre vous, comme nous faisons. — Vous dites : Ça n'a pas le sou, comme nous disions : Ça n'est pas né ! — Vous avez vos quartiers de richesse comme nous avions nos quartiers de noblesse, le millionnaire de la veille traitant sous la jambe celui du jour. — Vous avez le monopole du pouvoir, comme nous ; l'hérédité comme nous. — Voilà pour les ressemblances. Voulez-

Charrier : Il n'y a plus de castes en France. — *Le Marquis* : Vous croyez cela ? Écoutez le récolement de la vôtre. (Il lit.) « Ne se marient qu'entre eux, comme nous faisons. — Disent : Ça n'a pas le sou, comme nous disions : Ça n'est pas né ! — Ont leurs quartiers de richesse, comme nous avions nos quartiers de noblesse, le millionnaire de la veille traitant sous la jambe celui du jour. — Ont le monopole du pouvoir, comme nous. L'hérédité, comme nous. L'horreur des réformes, comme nous. » — Voilà pour les ressemblances ; passons aux différences. « Sont mesquins dans l'osten-

Acte I
sc, iv,
p. 307.

vous passer aux différen-
ces? — Notre ostentation
avait quelque grandeur; no-
tre impertinence, quelque
grâce; nous avions d'au-
tres convictions que notre
intérêt; enfin nous ne
payions qu'un impôt, j'en
conviens, mais c'est le seul
que ne vous payez pas, —
vous autres... l'impôt du
sang!

Charrier : Il y aurait
beaucoup à répondre.

tation, impertinents sans élé-
gance; n'ont pas d'autres
convictions que leur intérêt,
pas de patriotisme, et enfin —
le trait que vous venez de me
fournir — ne payent pas l'im-
pôt du sang. — *Charrier* : Il y
aurait beaucoup à répondre.

dern. lig. ... contractés par la fem-
me... *Le Marquis* : Pas-
sons! — Combien doit-
elle?

Id.

... les engagements contrac-
tés par la femme sans l'auto-
risation du mari sont nuls. —
Le Marquis : Je n'admets pas
le Code de Napoléon. Com-
bien doit-elle?

p. 308, l. 12. ... pas eu. Dans quelle...

... pas eu. Veuillez lui an-
noncer ma visite. Dans
quelle...

Id.

p. 309,
av.-dern. l. ... à dire. Vous serez
le premier.

... à dire? Ce pauvre diable
n'a manqué qu'à l'honneur.
— *Charrier* : Eh bien? —
Le Marquis : Eh bien, l'hon-
neur n'existe plus. — *Char-
rier* : Monsieur le Mar-
quis! — *Le Marquis* : Vous
l'avez avantageusement
remplacé par la légalité. Il
a bien encore dans sa juri-
diction la dette de jeu;
mais que la loi la recon-
naisse, et l'honneur res-
tera les bras ballants de-
vant le Code, comme l'an-
cienne machine de Marly
devant la nouvelle. —
Charrier : Eh bien, vous
verrez si Vernouillet n'est
pas mis au ban de la so-
ciété. — *Le Marquis* : Bah!
vous serez le premier...

Id.

... son argent que vous saluez.
Charrier : Oui dà! — *Le Mar-
quis* : Eh bien...

p. 310, l. 14. ... son argent que vous
saluez? — Eh bien.

p. 311, l. 7. ... primer la richesse.
Vous avez...

... — primer la richesse.
Quatre-vingt-neuf s'est fait
au profit de nos intendant
et de leurs petits; vous
avez remplacé aristocratie
par ploutocratie; quant à
démocratie, ce sera un
mot vide de sens, tant que
vous n'aurez pas établi
comme ce brave Lycurgue

Id.

Acte I

une monnaie d'airain trop
lourde pour qu'on puisse
jouer avec. Vous avez...

- sc. v,
p. 312. l. 6. ... nous avons terminé... Id. ... nous avons terminé. —
Si je suis de trop. — *Charrier* : Allons, monsieur,
Vernouillet : Non, mon- faites vite.
sieur. — *Charrier* :
Alors, monsieur, faites
vite.
- l. 10. ... je venais. ... je viens.
- sc. vi,
p. 314. l. 7. ... quel est votre actif? Id. ... quel est votre bilan?
l. 16. ... avec une mine pe- Id. ... avec une mine piteuse.
naude.
- p. 315, l. 16. Fi donc ! Mettez-vous... Fi donc ! Le duel n'est
pas de votre temps. Mettez-
vous...
- p. 316, l. 10. ... du vôtre. Qui s'en ... du vôtre. Qu'a-t-il fait ?
souvient aujourd'hui ? Il a payé d'audace.
Personne, pas même lui.
- ... je me retrouve, et Id. ... je me retrouve, et mor-
morbieu !... *Le Mar-* bleu !... je saurai encore do-
quis : Vous saurez en- miner la situation ! Le chemin
core dominer la situa- que *Charrier* a mis quinze ans
tion. — *Vernouillet* : à parcourir, je le brûlerai,
Rapportez-vous-en à moi. Le trajet que *Char-*
rier a fait en quinze moi, en quinze jours.
- Id. ... mathématiques. Mais...
Le Marquis : Com- — *Vernouillet*.
ment cela ? — *Ver-*
nouillet : Par le droit
chemin. — *Le Marquis* :
C'est-à-dire par le plus
court ; c'est tout un...
en mathématiques...
Vernouillet : On m'a
offert hier la *Conscience*
publique. Qu'avais-je à
faire d'une arme ? Je
me croyais perdu sans
ressource, j'étais ahu-
ri...
- sc. vii,
p. 319. ... l'acquéreur de la Id. ... le propriétaire de la *Con-*
Conscience publique. science *publique*.
- sc. viii,
p. 321. ... Le roi résiste, mais Id. ... Le roi fait quelques objec-
nous lui forcerons la tions. Il veut avoir la main
main. forcée. Nous la lui forcerons.
- p. 322. *Charrier* : N'en pre- Id. *Charrier* : Je vous enverrai
nez pas la peine. Je la somme chez vous. — *Ver-*
vous enverrai la somme nouillet : Non, c'est une baga-
chez vous. — *Vernouil-* telle... 200,000 francs, je crois,
let : Non, non. Je vais Je vais la prendre en sortant.

Acte I sc. IX, p. 323, l. 8.	Son mari...	Pimbèche, va ! Son ma- ri...	Id.
l. 13.	Madame... Pimbèche, va ! (Il sort.)	... Madame... (Il sort.)	Id.
sc. X, p. 324.	Les hommes sont plats.	Les hommes sont lâches.	Id.
	... homme ordinaire. — <i>La Vicomtesse</i> : Car- touche, non plus. — <i>Le</i> <i>Vicomte</i> : Très juste ! — <i>Charrier</i> : S'il y a...	... homme ordinaire. — <i>La Vicomtesse</i> : Ali-Baba non plus. — <i>Charrier</i> : S'il y a...	Id.
	... Le journal ? — <i>Char- rier</i> : Oui. — <i>Le Vi- comte</i> : Ah ! mais ça devient un homme à ménager. — <i>La Vicom- tesse</i> : Certainement.	Id.	

... Le journal ? — *Charrier* : Oui. — *La Vicomtesse* : C'est assez spirituel de sa part. — *Charrier* : C'est un homme de beaucoup d'esprit et de cœur ; il ne songe qu'à mettre son journal au service de ses amis. Quand vous êtes entré, il me parlait justement de votre candidature académique. — *Le Vicomte* : Vraiment ? Je ne saurais vous dire quelle peine m'a faite son affaire. — *Charrier* : Il y a eu de sa part plus de légèreté qu'autre chose. — *La Vicomtesse* : Ah ! c'est différent. J'en parlais par oui-dire, car je n'ai pas lu le procès, comme bien vous pensez. — *Le Vicomte* : Ma foi, moi non plus. — *Charrier* : Le tribunal a été très dur pour lui. Il l'aurait condamné s'il avait pu. — *La Vicomtesse* : Ses adversaires étaient puissants et remuants. — *Le Vicomte* : Pour gagner son procès, il faut qu'il ait eu deux fois raison. — *La Vicomtesse* : On reviendra sur son compte. — *Charrier* : On revient déjà. Le marquis d'Auberive, qui l'a trouvé ici, l'appelle son cher ami. — *Le Vicomte* : Le marquis ! l'homme le plus pointilleux à l'endroit de l'honneur ! Voyez un peu. — *La Vicomtesse* : Il a raison : c'est aux gens de notre sorte de protester contre les injustices de l'opinion. — *Le Vicomte* : Nous avons peut-être eu tort de ne pas inviter ce pauvre garçon à notre bal. — *La Vicomtesse* : C'est un oubli que nous sommes à temps de

Acte I
sc. x,
p. 325.

réparer. Vous irez chez lui vous-même... Soyons les courtisans du malheur. — *Le Vicomte* : J'y vais de ce pas. Adieu, mon cher Charrier. — *Charrier* : Et l'affaire dont vous veniez me parler ? — *Le Vicomte* : Elle ne presse pas. Il s'agit d'un placement de fonds. Je repasserai demain. Venez, ma chère amie.

sc. xi,
p. 326.

La Vicomtesse : Monsieur de Sergine... Que dites-vous de la grande nouvelle ?

La Vicomtesse : Monsieur de Sergine ! — *Sergine* : Vous allez bien, madame ? — *Le Vicomte* : Que dites-vous de la grande nouvelle ?

Sergine : Vous allez bien, madame ? — *Le Vicomte* : Que dites-vous...

... un exemple funeste. Comment, voilà un homme qui ne vendrait pas sa maison à un teneur de tripot et qui vend son journal à un Vernouillet ! — *Le Vicomte*, bas à sa femme : Commettant, ce monsieur. — *Sergine* : Ce Vernouillet ! Croit-il, par hasard, avoir aussi acheté les rédacteurs ? — *La Vicomtesse*, froidement à *Sergine* : Avez-vous reçu...

... un exemple funeste. Si les journalistes ne constituent pas un conseil de l'Ordre, comme les avocats, la presse est perdue. — *Charrier* : Oh ! perdue ! — *Sergine* : Comment ! voilà un homme qui ne pourrait pas acheter une charge de notaire, d'avoué ou d'agent de change, parce que ces diverses professions ont un conseil de discipline qui veille à l'honneur de la compagnie, et il peut acheter un journal... sur le comptoir, comme un petit pâté ? On livre cette arme terrible au plus offrant et dernier enchérisseur, et les journalistes laissent faire ! Au surplus, ce qui m'étonne, c'est que cet envahissement de la presse par la finance n'ait pas commencé plus tôt. — *La Vicomtesse*, froidement : Vous avez reçu...

... au premier surenchérisseur...

p. 327, l. 7.

Venez, mon ami. — *Le Vicomte* : Oui, mon amie. — *La Vicomtesse* : Adieu, messieurs. — *Le Vicomte* : Adieu, messieurs.

La Vicomtesse, au *Vicomte* : Venez, mon ami. — Adieu, messieurs.

sc. xii,
p. 327.

Sergine : On dirait que je fais fuir la vicomtesse. Est-ce que M. Vernouillet serait de ses amis ?

Id.

On dirait que M^{me} d'Isigny n'aime pas à entendre mal parler de M. Vernouillet ?

(*L'entrée d'Henri n'est pas marquée par une nouvelle scène, et c'est la scène XII qui continue.*)

sc. xiii,
p. 328.

Acte I
sc. XIII,
p. 329.

... du beurre. — *Charrier* : Tu ne te plais qu'à critiquer les gens que je reçois chez moi.

... du beurre. — *Charrier* : Tu m'ennuies. Tu ne te plais...

... du beurre. — *Charrier* : Cela me fait songer. (Il tire son carnet et écrit.)

Henri : Reçois-en d'autres. — A propos, j'oubliais... on te demande à la caisse. — *Charrier* : Que ne le disais-tu tout de suite ! Bonjour, *Sergine*. (En s'en allant.) Il faut que ce garçon-là dise des sottises quand il n'en fait pas.

Henri : Comment le faubourg Saint-Germain tolère-t-il ce pied-plat ? — *Sergine* : Les partis vaincus se recrutent comme ils peuvent, quitte à se séparer plus tard. (*Charrier* sort en écrivant tous les jours.)

sc. XIV,
p. 330, l. 5.

... devant témoins... — *Henri* : Allons, tout est pour le mieux...

... témoins. — *Henri* : C'est un capon, parce que l'allusion était manifeste ; mais tout est...

... service. — *Henri* : Ah ! pardieu...

Id.

... service. — *Henri* : Ah ! pardon...

p. 331, l. 6.

... tu rougis ! Bravo ! Je m'en doutais. Le mot...

... tu rougis ! Bravo ! Tu l'aimes ! Je m'en doutais ! — *Sergine* : Quelles folies dis-tu là ? — *Henri* : Je me charge du consentement de mon père, charge-toi de celui de Clémence. Le mot...

l. 10.

Mon brave *Henri* ! Je suis touché au fond du cœur...

Mon brave *Henri* ! — *Henri*, qu'est-ce que tu as donc ? — *Sergine* : Je suis touché jusqu'aux larmes.

l. 19.

... du moment que...

Id.

... du moment où...

p. 332, l. 12.

Il fit mieux. Il entra...

Il entra...

Id.

p. 333, l. 1.

... dans mon estime.

Sergine : Oui, mais tu comprends que le monde...

... dans mon estime. Mais pourquoi n'a-t-il pas purement et simplement pardonné à la marquise ? — *Sergine* : Il le lui a offert. Elle a bravement refusé. Tu vois qu'elle m'a tout sacrifié. — *Henri* : Elle t'a tout sacrifié ; mais, en somme, elle n'a rien perdu. — *Sergine* : Hélas ! le monde.

Texte définitif.

1^{re} édition.

Manuscrit.

Acte I
sc. XIV,
p. 333, l. 12.

Henri : Non. — Sergine : Ne parlons plus...

Id.

Henri : Non. — Sergine :
Va, j'expie cruellement les
semblants de bonheur qu'elle
m'a donnée, depuis que j'ai
entrevu la vérité sous la
forme d'une jeune mère as-
sise à mon foyer. Et dire que
je dois sacrifier toutes ces
joies sereines au souvenir de
je ne sais quelles fièvres
éteintes ! Tiens, ne parlons
plus...

... viens souvent. Ta
sœur ! adieu.

Id.

... viens souvent... Voici ta
sœur, adieu. Je n'ai pas le
courage de la voir en ce mo-
ment.

ACTE DEUXIÈME

Texte définitif.

1^{re} édition.

Manuscrit.

- | | | | |
|---|--|--|---|
| <p>Acte II
sc. I,
p. 336, l. 3.</p> | <p>... une aimable surprise, madame.</p> | <p>... une aimable surprise, Charlotte...</p> | <p>Id.</p> |
| <p>p. 338, l. 4.</p> | <p>Necraignez rien, mon cher Albert. Je respecte...</p> | <p>Ne craignez rien, mon cher Albert; je ne prétends pas attenter à votre liberté. Je respecte...</p> | <p>Id.</p> |
| <p>l. 16.</p> | <p>... l'injure d'être jaloux. — <i>La Marquise</i> : Savez-vous...</p> | <p>Id.</p> | <p>... l'injure d'être jaloux. — <i>La Marquise</i> : L'injure ou la grâce ? Savez-vous...</p> |
| <p>p. 339, l. 7.</p> | <p>... que me reste-t-il, à moi ? — <i>Sergine</i> : En sommes-nous là, Charlotte ? — <i>La Marquise</i> : Non, mais nous nous y acheminons. Et quand l'évolution de nos cœurs sera accomplie, que deviendrai-je ? Tenez...</p> | <p>... à moi ? La supériorité du mariage, c'est que la passion s'en retirant laisse derrière elle des liens très doux et très forts, ne fût-ce, pour tout mettre au pis, que la communauté d'intérêts et d'ambition ; mais, dans une alliance comme la nôtre, que laisse-t-elle après soi ? Le néant. — <i>Sergine</i> : En sommes-nous là, Charlotte. — <i>La Marquise</i> : Non, mais nous nous y acheminons, etc...</p> | <p>Id.</p> |
| <p>l. 15.</p> | <p><i>Sergine</i> : Pourquoi vous tourmenter ainsi ?</p> | <p>Id.</p> | <p><i>Sergine</i> : Calmez-vous, chère enfant. Pourquoi vous tourmenter...</p> |
| <p>sc. III,
p. 341.</p> | <p><i>Henri</i>, seul : Mon entreprise est assez risquée. Après tout, si on me met à la porte, je le verrai bien. (S'approchant du guéridon.) Des livres... Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. (Prenant les livres.) <i>L'Imitation... La</i></p> | <p><i>Henri</i>, seul : Tout vient à point à qui sait attendre. (S'approchant du guéridon, où il trouve la <i>Conscience publique</i>.) — Naturellement. Voilà ses livres...</p> | <p><i>Henri</i>, seul. (Il s'assied et se croise les jambes.) Une des dépravations les plus fréquentes chez les femmes du monde, me disait...</p> |

Acte II sc. III, p. 341.	<i>Physiologie du Mariage... Le Contrat social... Les Harmonies... Me voilà bien renseigné! — Une bizarrerie assez fréquente chez les femmes...</i>		
	... le même esprit de révolte.	Id.	... la même perversité...
p. 342, l. 1.	... la caste sainte... et les petites dames.	Id.	... la caste sainte... et les farceuses.
l. 8.	... en déshabillé...	... en habit...	Id.
sc. IV, p. 343, l. 1.	<i>La Marquise</i> : Vous devenez galant. (<i>Henri</i> tire son mouchoir...)	Id.	<i>La Marquise</i> : Vous devenez galant. — <i>Henri</i> : Non, c'est fade. Je serai plus heureux la prochaine fois. (Il tire son mouchoir.)
p. 344, l. 3.	<i>La Marquise</i> : ... les aimez-vous? — <i>Henri</i> : Beaucoup... par-ci par-là. — <i>La Marquise</i> : Fi! vous êtes affreux!	Id.	... les aimez-vous? — <i>Henri</i> : Beaucoup, à certaines heures. — <i>La Marquise</i> : Je ne comprends pas. — <i>Henri</i> : N'y a-t-il pas une foule de choses qu'on n'aime qu'à certaines heures? le diner, par exemple. — <i>La Marquise</i> : Fi! vous êtes affreux.
p. 345, l. 1.	<i>La Marquise</i> : ... qu'il vous échappât. — <i>Henri</i> , riant : Il m'échappe... Mademoiselle Tafetas. — <i>La Marquise</i> : Cela m'amusera...	<i>La Marquise</i> : Qu'il vous échappât. Cela m'aurait amusée...	Id.
	<i>La Marquise</i> , jouant avec un éventail.	<i>La Marquise</i> jouant avec ses cheveux.	<i>La Marquise</i> , ôtant un gant.
p. 346, l. 8.	<i>La Marquise</i> : Maintenant encore, sous cette couche d'ironie, je suis sûre qu'en cherchant bien... — <i>Henri</i> : Connaissiez-vous quelqu'un qui voudrait se donner la peine de chercher?	Id.	<i>La Marquise</i> : En cherchant bien, sous cette couche d'ironie, on trouverait aisément le perce-neige... — <i>Henri</i> : C'est possible; mais qui voudrait se donner la peine de chercher?
l. 17.	... les cheveux blonds.	... les cheveux châains.	Id.
p. 347, l. 1.	<i>Henri</i> : ...Jesuis peut-être allé trop vite.	<i>Henri</i> (interdit)... J'ai peut-être été trop vite.	Id.
sc. V, p. 347, dern. l.	Veuillez vous asseoir. — Elle lui montre le canapé; Vernouillet s'y assied.	Id.	<i>La Marquise</i> indique un siège à Vernouillet, sans le prier de s'asseoir.
l. 14.	Sur l'ami. A bientôt, n'est-ce pas?	Id.	... sur l'ami. — <i>Henri</i> : Elle y revient. — <i>La Marquise</i> : A bientôt, n'est-ce pas?

Acte II
sc. vi,
p. 349, l. 3.

... la caisse territoriale.

... la caisse territoriale ;
voici votre quittance.

Id.

1. 5. Vernouillet : Vous ne
me comprenez pas.....
Vous perdiez cent mille
francs par ma faute, je
vous rends votre signa-
ture.

Vernouillet : Je me suis
mal expliqué... Vous avez
perdu cent mille francs par
ma faute ; je vous les rap-
porte.

p. 350, l. 5.

... rien perdu... Vous y
avez même gagné le ser-
viteur le plus dévoué...
Vous souriez?... Vous
doutez de mon dévoue-
ment ? Soit ! J'espère
bien...

... rien perdu. — *La Mar-
quise* : En vérité, mon-
sieur, voilà un trait qui
vous honore, mais je ne
sais si je puis accepter...

Vernouillet : Pourquoi
donc pas ?... La loi ne m'a
pas adjugé votre argent
comme celui des autres :
il est encore à vous. (Il lui
remet la quittance.) Et si
vous saviez quelle joie j'é-
prouve à vous le restituer,
à vous montrer ainsi
que votre estime ne s'était
pas trompée... — *La Mar-
quise* : Mon Dieu ! mon-
sieur, j'avoue à ma honte...
— Vernouillet : De grâce,
n'achevez pas ; si ce n'est
pas par confiance en ma
délicatesse que vous vous
êtes abstenue, laissez-moi
le croire ! Cette illusion, si
c'en est une, a été ma con-
solation et mon courage
pendant cette horrible lutte.
Aussi ne saurais-je vous
dire à quel point je vous
suis dévoué ; mais j'espère
bien...(1).

Id.

... je vous suis dévoué et vous
ajouteriez à ma reconnaissance
en m'offrant une occasion de
vous la témoigner. — *La Mar-
quise*, souriante : Je ne vois
pas quant à moi... — *Vernouillet* : Quant à vous, non ;
mais... — *La Marquise* :
Mais ?... — Vernouillet : N'al-
lez-vous pas trouver que j'ai
le dévouement un peu bien
familier si je vous demande
la permission de toucher avec
une respectueuse franchise à
un secret de votre cœur ? Je
veux, à cause de vous, m'at-
teler à la fortune de M. de Ser-

(1) Pour le reste de la scène, les deux éditions (1861 et 1883-1889) sont identiques, sauf deux détails qu'il nous a paru difficile de placer en regard du Ms : 1° p. 351, l. 14, le mot *Parlez* a disparu de l'édition définitive ; 2° p. 353, l. 6, les mots *Si vous vouliez* le sont pas dans la 1^{re} édition. — Les deux corrections, d'ailleurs, sont sans importance.

Acte II
sc. VI,
p. 350.

gine ; je lui ferai de mon journal un marchepied pour atteindre à la position où son mérite l'appelle. — *La Marquise*, lui tendant la main : Merci. — *Vernouillet* : Ce remerciement, cette poignée de main... pardonnez mon émotion... il y a longtemps que je n'en avais éprouvé d'aussi douce... J'ai tant souffert ! — *La Marquise* : Oui, vous avez bien dû souffrir, j'en suis convaincue, maintenant. — *Vernouillet* : Et vous ne savez rien encore ! Si je vous racontais par quelles angoisses j'ai passé ! Ce n'était pas dans mon honneur que je souffrais le plus !... Je peux tout vous dire à vous. Vous me comprendrez. — *La Marquise* : Ah ! il y a une femme en jeu ? — *Vernouillet* : Où n'y en a-t-il pas ? Je passais mes nuits à me répéter : On me calomnie devant elle ! Elle me méprise peut-être !... — *La Marquise* : Elle ne vous aime donc pas ? — *Vernouillet* : Elle me connaît à peine. — *La Marquise* : Si je la connaissais, comme je vous justifierais ! — *Vernouillet* : Vous la connaissez. — *La Marquise* : Son nom ? — *Vernouillet* : M^{lle} Charrier. — *La marquise* : Clémence ! — *Vernouillet*, à part : Clémence, bon ! (Haut.) Je l'aimais de loin ; et, vous le devinez sans que je vous le dise, c'est pour me rapprocher d'elle que je me suis rpé dans ces folles spéculations qui ont failli me déshonorer. Hélas ! aujourd'hui que je suis assez riche pour elle, je ne suis plus assez pur ! — *La Marquise* : Eh bien ! je me charge, moi, de plaider votre cause auprès d'elle, auprès de son père... auprès de tout le monde. — *Vernouillet* : Ah ! madame ! vous êtes mon bon ange. — *Un domestique* : M^{lle} Charrier. — *La Marquise* : Justement. Vous allez nous laisser seules.

Acte II
sc. VIII,
p. 355, l. 9. ... fort honnête. — *Clémence* : Sais-tu ce que Henri répondrait à cela ? Que l'honneur...

... fort honnête. — *Clémence* : Voilà un beau mot dont on fait aujourd'hui un singulier usage. Qu'un aventurier risque sa réputation contre sa fortune, il sera un fripon s'il perd la partie et un honnête homme s'il la gagne ! Je n'admets pas cela : il me semble que l'honneur ne comporte pas de hasard et qu'il est perdu dès qu'il est joué.

Id.

p. 356, l. 5. Mon Dieu ! c'est la seule possible à notre époque.

Id.

Mon Dieu ! c'est la seule possible à notre époque. Le roman de l'ancien régime, c'était un roturier épris d'une fille de qualité, et qui, pour s'élever jusqu'à elle, cherchait à s'illustrer ; le roman de nos jours, c'est un jeune homme sans fortune épris d'une fille riche et qui rapproche les distances en s'enrichissant. C'est peut-être moins chevaleresque, mais au fond c'est toujours le même roman. — *Clémence* : Avec cette différence qu'on ne peut s'illustrer que par des moyens nobles et qu'on s'enrichit de toutes les manières. Tiens, je ne voudrais pas être la jeune fille pour qui M. Vernouillet a fait ces belles prouesses. Je serais humiliée de n'avoir pas inspiré des résolutions plus hautes. — *La Marquise* : Sois donc humiliée, car c'est toi qu'il aime. — *Clémence* : Moi ? Je ne l'ai jamais vu. — *La Marquise* : Mais il t'avue, lui, il t'adore, et sais-tu quelle idée le torturait pendant qu'on lui disputait sa fortune et sa considération ? « On me calomnie devant elle ! » Tout le reste lui était égal. Il m'a vraiment touchée tout à l'heure en me racontant ses angoisses. Il ajoutait, les larmes aux yeux : « Maintenant que je suis assez riche pour elle, je ne suis plus assez pur. » — *Clémence* : Alors, qu'il en épouse une autre. — *La Marquise* : Tu n'es pas plus touchée d'inspirer une pareille passion ? — *Clémence* : Je n'en suis même pas flattée.

	Texte définitif.	1 ^{re} édition.	Manuscrit.
Acte II sc. IX, p. 357, l. 9.	Quoi ! il n'a pas subi le charme de ta grâce, de ta jeunesse ? Ce n'est pas possible...	Id.	Quoi ! il n'a pas subi le charme de ta grâce, de ta jeunesse ? Il a résisté à ce qu'un premier amour met de touchant dans le regard et l'accent d'une jeune fille ? Ce n'est pas possible... etc.
p. 358, l. 2.	Est-ce que je le connais ? Comment s'appelle-t-il ? — <i>Clémence</i> : Sergine. — <i>La Marquise</i> : Sergine ? Albert de Sergine ?...	Comment s'appelle-t-il ? Est-ce que je le connais ? — <i>Clémence</i> : Oui, c'est M. de Sergine. — <i>La Marquise</i> , bondissant : Sergine ! Albert de Sergine ?...	Id.
p. 358. dern. l.	Tu me renvoies ? — <i>La Marquise</i> : Oui, mon enfant... Je te consolerais mal...	Tu me renvoies ? <i>La Marquise</i> : Je te consolerais mal...	Tu me renvoies déjà ? <i>La Marquise</i> : Je te consolerais mal et tu m'en voudrais. J'ai eu dans ma vie, j'ai encore de tels chagrins que les tiens me paraissent enviables. Il n'y a pas de malheur irréparable à ton âge. J'irai te voir demain. Adieu, mon ange. Miss Griffith doit commencer à s'impatienter. — <i>Clémence</i> : Adieu. (Elle sort.)
p. 359, l. 4.	Je t'ai fait de la peine ?... — <i>La Marquise</i> : Ah ! ce n'est pas...	Je t'ai fait de la peine ?... Pardonne-moi. — <i>La Marquise</i> : Ah ! ce n'est pas...	
l. 9.	Oh ! j'ai du courage. — <i>La Marquise</i> : Moi aussi. Adieu, mon ange. — <i>Clémence</i> : Ma pauvre marraine ! (Elle l'embrasse et sort.)	Oh ! j'ai du courage... je voudrais pouvoir t'en donner. — <i>La Marquise</i> : J'en ai aussi. Adieu, mon ange... etc.	
l. 13.	L'ingrat ! Moi qui... (Riant amèrement.) Moi qui tout à l'heure encore faisais des avances...	... L'ingrat ! moi... (Riant amèrement.) Moi qui...	... L'ingrat ! Moi qui lui ai tout sacrifié, qui lui ai été fidèle même de pensée... (Riant amèrement.) Eh bien ! oui... qui tout à l'heure encore, par ennui, par dépravation, faisais des avances...
p. 360, l. 1.	... celle qu'il aime pour sa pureté.		... celle qu'il aime...
l. 5.	... au lieu d'être ta position.		... au lieu d'être la seule position possible dans le monde.
l. 8.	... C'est ignoble !		... fi ! c'est ignoble.
l. 10.	... retraite. C'est dur.		... retraite. Ne me suis-je pas toujours excusé ma faute à moi-même par la perspective du désert au bout de mon bonheur ? — N'imitons pas ces dissipateurs qui se promettent de se brûler la cervelle au dernier écu et qui survivent piteusement à leur ruine. — C'est dur...
l. 15.	... le recevoir. — <i>La Marquise</i> : Quel marquis ? — <i>Le domestique</i> : Mais... M. le marquis d'Auberive. — <i>La Marquise</i> : Mon mari ?	... recevoir. — <i>La Marquise</i> : Mon mari ? <i>Le domestique</i> : Oui, madame. — <i>La Marquise</i> : Faites entrer.	Id. <i>La Marquise</i> : Singulière coïncidence. (Haut.) Faites entrer.

Acte II
sc. ix,
p. 360.

— *Le domestique* : Oui, madame. — *La Marquise*, à part : Est-ce que?... Ce serait le salut! (Haut.) Faites entrer.

sc. x,
p. 361.

Après un silence, la Marquise indique, du geste, un siège au Marquis. — *Le Marquis* : Inutile, madame, je ne fais que passer. Je viens au sujet.

Le Marquis : Je viens, madame, au sujet...

Id.

1. 9.

... restitution. — *Le Marquis* : Bah! Et qu'attend-il de vous, en échange de cette largesse? La main de votre filleule? — *La Marquise* : Vous savez qu'il l'aime? — *Le Marquis* : C'est moi...

... restitution. (Elle lui tend la quittance.) — *Le Marquis*, se levant pour la prendre : Dans quel but, cette prodigalité? — *La Marquise* : Dans le but de satisfaire à sa conscience. Il aurait également désintéressé tous ses actionnaires, s'ils ne l'avaient obligé à se défendre contre une accusation calomnieuse. — *Le Marquis* : Vous croyez? — *La Marquise* : La preuve, c'est qu'il rembourse la seule personne qui n'ait pas pris part au procès. — *Le Marquis* : Je comprends maintenant. C'est aussi fort que l'achat du journal. Il ne tenait que les hommes : il met les femmes de son côté, et en fait de réhabilitation, ces femmes sont juges en dernier ressort. Voilà cent mille francs bien placés. — *La Marquise* : Pourquoi chercher partout des calculs odieux? Ce pauvre homme n'est rien moins que calculateur, il l'a trop prouvé dans la gestion de son affaire. — Savez-vous pourquoi il s'est jeté dans les spéculations? — Pour épouser une jeune fille qu'il aime. — *Le Marquis* : La petite Charrier? — *La Marquise* : Vous le saviez? — *Le Marquis* : C'est moi...

Id.

p. 362, l. 10.

... elle nous venge. Quoi qu'il en soit, vous allez...

... venge. Mais si je joue du Vernouillet, je ne veux pas qu'il s'enhardisse à jouer du marquis d'Auberive ni d'aucun des siens : c'est pourquoi vous allez...

Acte II

- | | | | |
|----------------------------|---|--|--|
| sc. X,
p. 362, l. 16. | ... que ma nièce ne
l'ait pas compris. | Id. | ... que vous ne l'avez pas
compris. |
| l. 19. | ... cent mille francs sur
la Banque... | ... cent mille francs. | |
| p. 363, l. 1. | ... inacceptables... | ... absurdes... | |
| l. 15. | ... la pire des folies.
— <i>La Marquise</i> : Si vous
avez... | Id. | ... des folies. J'étais votre ai-
né de vingt-cinq ans. Je le
suis de cinquante aujourd'hui.
— <i>La Marquise</i> : Vous n'avez
pas vieilli plus vite que moi,
soyez-en sûr. Si vous avez... |
| p. 364, l. 5. | ... cheveux blancs, n'é-
tait-ce pas... | ... cheveux blancs, être la
vestale de ce culte héroïque,
n'était-ce pas.. | Id. |
| l. 19. | Vous me connais-
sez... | Je me connais... | |
| sc. XI,
p. 365, l. 2. | ... refuge. Brave Ser-
gine ! | ... refuge ! mais voudra-t-il
de moi ? — Pauvre Ser-
gine ! il ne s'attend guère
à la bonne surprise que je
lui prépare. — Et s'il allait
la trouver mauvaise ? Si je
me tourmentais... | ... refuge ! mais voudra-t-il de
moi ? Ah ! pourquoi ne suis-je
pas dévote ? Qui sait ? je le de-
viendrai peut-être dans la
solitude. N'importe ! l'import-
tant est de ne pas rester une
heure de plus dans une situa-
tion humiliante. Pauvre Ser-
gine ! il ne s'attend guère à
la bonne surprise que je lui
prépare ! — Et si par hasard
il allait... |
| l. 4. | ... lui prépare ! — Et si
je me tourmentais... | | |
| l. 5. | ... petite fille ! Pauvre
Charlotte ! comme tu te
raccroches à toutes les
branches. — <i>Sergine</i> , en
habit de soirée : Me
voici ! — <i>La Marquise</i> ,
à part : Allons, encore
une tentative, mais que
ce soit la dernière. —
Scène XII. — <i>Sergine</i> :
Vous ne direz pas... | Id. | ... petite fille ? Si son refroidis-
sement pour moi n'était que la
préoccupation de son esprit
et non celle de son cœur ?
Tout cela est possible, et en
tout cas je serais bien simple
de me condamner sans enten-
dre mon juge. Pauvre Char-
lotte ! comme tu te raccroches
à toutes les branches. — Al-
lons ! encore une tentative,
mais que ce soit la dernière !
— Scène XII. <i>Sergine</i> : Me
voici, vous ne direz pas... |
| sc. XII,
p. 366, l. 17. | ... ce personnage ! Est-
ce que son mariage... | ... ce personnage ? — <i>La
Marquise</i> : Pourquoi pas ?
Il vaut beaucoup mieux
que sa réputation, je vous
assure. — <i>Sergine</i> : C'est
plus facile aux fripons
qu'aux honnêtes gens. —
<i>La Marquise</i> : Il voulait
me restituer ce que j'ai
perdu dans sa banque. —
<i>Sergine</i> : Il savait bien que
vous n'accepteriez pas.
Mais quel intérêt a-t-il à
vous gagner ? Est-ce que... | Id. |

Acte II

sc. XII,

p. 367, l. 7. *Sergine* : En vérité...

Id.

... monstruosité. — *Sergine* : Cette jeune fille, la pureté, la loyauté même !... En vérité...

p. 368, l. 9. *Sergine* : ... Songez-vous ? — *La Marquise* : A ce que dira le monde ? Je renonce au monde.

Sergine : ... Songez-vous ?... — *La Marquise* : Que notre liaison est devenue toute ma position dans le monde ? Eh bien ! je renoncerais...

Sergine : ... Songez-vous que notre liaison est devenue toute votre position dans le monde ? — *La Marquise* : Aussi vais-je renoncer au monde.

l. 11. *Sergine* : Vous renoncez ? Non, Charlotte ! Quand...

Sergine : Non, Charlotte ! Quand...

Sergine : Voilà ce que j'aurais fait de toute ma jeunesse, de beauté, de lustre de toutes sortes ! Non, Charlotte ! Quand...

l. 12. Jenevousabandonnerais jamais ! — Ne vous avais-je pas...

Id.

... je ne me pardonnerais jamais de vous abandonner. Je vous ai mise dans le mauvais chemin, je vous y suivrai, du moins, jusqu'au bout. — *La Marquise* : Me croyez-vous si peu fière que d'accepter un pareil sacrifice ? — *Sergine* : Que vous dit que c'en soit un ? — *La Marquise* : Puisque vous aimez Clémence ! — *Sergine* : Vous rêvez, mon amie, je la connais à peine. Ne vous avais-je pas...

l. 17. ... aimer que vous. — *La Marquise* : Soyez sincère.

... que vous. Je tourne au mari, me disiez-vous ce matin ? C'est vrai, et c'est un tort ; mais, que voulez-vous, si mon bonheur semble tenir moins de place dans ma vie, c'est qu'il y est casé pour jamais ; notre affection, calme désormais comme toutes les choses définitives, n'absorbe plus l'activité de mon esprit, et si vous avez à être jalouse, ce n'est ni de M^{lle} Charrier, ni d'une autre... c'est de l'étude. — *La Marquise* : C'est une rivale, celle-là, dont ma dignité peut s'arranger. Mais dites-vous la vérité ? — *Sergine* : Pourquoi mentirais-je ? Vous me mettez fort à mon aise. — *La Marquise* : Oui, mais vous êtes un honnête homme. Soyez sincère...

... que vous... Avouez-le : vous avez cherché une explication à mon prétendu refroidissement, et, selon l'habitude des femmes, vous avez choisi la moins naturelle. Je tourne...

Id.

... à être jalouse, ce n'est pas de M^{lle} Charrier, c'est de l'étude.

Id.

Acte II
sc. XII,
p. 369, l. 2.

... à faire ici. — *Un domestique* : Madame...

... à faire ici. — *La Marquise* : Je vous offre la liberté, vous la refusez ; réfléchissez bien ! je ne vous l'offrirai plus... vous serez obligé de la prendre... et ce sera plus dur pour vous et pour moi. Croyez-moi, Albert, allez-vous-en sans me répondre, sans tourner la tête. — *Un domestique* : Madame...

... à faire ici. Je refuse la rupture que vous m'offrez par pur égoïsme ; ne m'en sachez aucun gré. — *La Marquise* : Ah ! je suis bien tentée de vous prendre au mot. — *Sergine* : Je vous en supplie. — *La Marquise* : Je vous offre...

1. 5. *La Marquise* : Vous le voulez ? C'était bien...

Id.

La Marquise : Vous le voulez ? (Au domestique) Ajoutez un couvert. (A Sergine.) C'est bien...

ACTE TROISIÈME

Texte définitif.

1^{re} édition.

Manuscrit.

Acte III
sc. I,
p. 370.

Vernouillet, étendu sur la causeuse. Giboyer, dans un fauteuil, les pieds sur la cheminée.

Id.

Vernouillet, en robe de chambre à ramages, étendu... Giboyer,... Ils fument tous deux.

1. 9. ... les regarde? Pourvu que...

... les regarde? J'ai conservé la direction absolue de l'entreprise. Pourvu que...

Id.

p. 372, l. 12.

... rachèterai toutes. — *Giboyer*: Quand tu les auras fait baisser? — *Vernouillet*: Non, dès que j'aurai triplé mes fonds à la Bourse, ce qui ne sera pas long, étant à la source des renseignements. — *Giboyer*: Étant toi-même la source des renseignements. — Dire...

Id.

... rachèterai toutes dès que j'aurai triplé mes fonds à la Bourse, ce qui ne sera pas long, étant à la source des renseignements. *Giboyer*: Dire...

p. 373, l. 4.

... mes économies? — *Vernouillet*: Et sur les frais de voitures. Tu m'en comptes quarante-huit heures par jour. — *Giboyer*: Le temps me paraît si long loin de toi. — *Vernouillet*: Tu m'attends. J'augmente la position. — *Giboyer*: Oh! mon bienfaiteur! — *Vernouillet*: Outre la place de secrétaire de la rédaction, je te donne la chronique... — *Giboyer*: Des tribunaux? — *Vernouillet*: Gourmand! Non, des salons... quatre sous la ligne. — *Giboyer*: Je ferai l'article des modes? — *Vernouillet*: Oui, et signeras *Comtesse de Folleville*. — *Giboyer*: Bon! je m'habillerai dans les maisons recommandées. — *Vernouillet*:

Id

... J'augmente ta position: outre ta place de secrétaire de la rédaction, je te donne la chronique des salons... quatre sous la ligne. — *Giboyer*: O mon bienfaiteur! O homme au petit manteau bleu! Je ferai l'article...

... mes économies? J'ai trois mille francs par an et... des dettes. — *Vernouillet*: J'augmente ta position: outre ta place...

...salons. *Giboyer*: — O mon bienfaiteur!...

... bleu! Quels sont les appointements? — *Vernouillet*: Quatre sous la ligne... Sous cette rubrique, tu feras quelques excursions dans le monde des théâtres, à propos de ce public des premières représentations souvent plus curieux que la pièce. Tu pourras même, par-ci par-là, parler des actrices à la mode. Ainsi, ce soir, on donne un nouveau ballet à l'Opéra. Tu éreinteras...

Acte III
sc. I,
p. 373.

Tu pourras aussi faire quelques excursions dans le monde des théâtres. — *Giboyer* : Et ... Et la critique... la critique du lundi ?

— *Vernouillet* : A propos des toilettes... à propos de ce public des premières représentations, souvent plus curieux que la pièce. Tu pourras même ça et là parler des actrices en vogue : ainsi, ce soir, on donne un nouveau ballet à l'Opéra. — *Giboyer* : Tu m'emmèneras... — *Vernouillet* : Non, ma loge est pleine ; mais tu éreinteras...

p. 375, l. 3. Je veux avoir un salon. Il me faut bien un salon.

l. 6. — Quels émoluments ? Quels sont les appointements ?

dern. l. Un domestique apporte des lettres sur un plat d'argent et sort... Id.

Un domestique : Trois lettres pour Monsieur. (Il sort.) *Vernouillet* : Un autographe du ministre, en réponse à ma lettre d'hier. Ecoute ça.

p. 376, l. 2. ... cacher cela ! Te crois-tu aux bureaux du journal ? ... cacher cela ! Id.

l. 5. *Vernouillet* : On ne fume pas chez moi. — *Giboyer* : Alors je vais... *Vernouillet* : On ne fume plus ici. — *Giboyer* : Je vais...

l. 7. *Vernouillet* : Un autographe du ministre en réponse à ma lettre d'hier. — *Giboyer* : Du ministre ? — *Vernouillet* : Ecoute ça :

p. 377, l. 6. ... la croix sous ma serviette. — De mon agent... ... ma serviette. — *Giboyer* : Ah ! monsieur tient à voir briller sur sa devanture l'insigne de l'honneur ? — *Vernouillet* : Dans un an, je veux être estampillé de tous les ordres de l'Europe. (Ouvrant une autre lettre.) De mon agent...

... l'enseigne de l'honneur. — *Vernouillet* : Non, l'enseigne. — Dans un an...

p. 378, l. 4. — Il est toujours beau de... Id.

. Il est toujours temps de...

Acte III
sc. II,
p. 378, l. 5.

C'est un mauvais tour que me joue le *Courrier de Paris*... Le gremlin est sans doute à la hausse! Je lui revaudrai cela.

C'est un mauvais tour que me joue l'empereur de Russie, mais je lui revaudrai cela.

C'est un mauvais tour que me joue l'empereur de Russie, mais je lui revaudrai cela. (Il décachète la troisième lettre.) De Sergine : « Monsieur, je vous remercie. » Je savais bien que j'aurais raison de celui-là comme des autres. Ils sont tous les mêmes. Vue de haut, l'humanité fait mal au cœur. « Monsieur, je vous remercie de vos offres magnifiques, mais je ne puis les accepter. » Tiens ! — « J'apprends à l'instant que vous venez de vendre la question du libre-échange à une société cenophile de Bordeaux... » Diable! comment a-t-il su cela? — « On me l'a dit sous le sceau du secret, par conséquent vous n'avez pas à craindre d'indiscrétion de ma part. » A la bonne heure! — « Mais de vous à moi, je considère ce trafic comme une rupture. » — Qu'est-ce que ça vous fait? Est-ce qu'elle était à vous la question du libre-échange? — « Vous avez acheté le journal, vous avez le droit d'en faire ce que vous voulez. » — Vous êtes trop bon. — « Mais du moment que vous en faites une boutique, je me retire. » — Si ça ne fait pas pitié! — « En reconnaissance de vos offres... » — Il y a de quoi, je doublais ses appointements! — « ... j'expliquerai notre rupture à tout le monde par un simple dissentiment politique... » « A tout le monde » est souligné; cela signifie : même à la marquise. Bravo! Tout est pour le mieux; la politesse est faite, et il ne m'en coûte rien. J'en serai quitte pour chercher un autre rédacteur.

sc. III,
p. 378,
dern. l.

— Je viens vous faire...

Je viens en passant vous faire...

Id.

... influence sur le public. — *Vernouillet* : Je ne comprends pas... *Le Marquis* : Voyons, n'avez-vous pas vendu ce matin même la ques-

... sur le public. N'est-ce pas cela, hein? sans modestie. — *Vernouillet* : Il n'y a pas de quoi faire le modeste; c'était simple comme boujour. — *Le*

...comme toujours. — *Le Mar-*

	Texte définitif.	1 ^{re} édition.	Manuscrit.
Acte III sc. III, p. 378.	tion du libre échange ? — <i>Vernouillet</i> : D'où savez-vous ?... <i>Le Marquis</i> : Je sais tout, moi. — Vous êtes un grand...	<i>Marquis</i> : Vous êtes un grand...	<i>quis</i> : Parbleu ! les plus grandes idées paraissent les plus simples, une fois trouvées. Le tout est de les trouver. — <i>Vernouillet</i> : Mais comprenez-vous bien toute la portée de la mienne ? — <i>Le Marquis</i> : Je le crois ; mais je me flatte peut-être. — <i>Vernouillet</i> : J'ai créé une marchandise telle que plus j'en vends, plus il m'en reste. — <i>Le Marquis</i> : C'est assez curieux... Développez. — <i>Vernouillet</i> : C'est mathématique : ce que je vends en détail au public, c'est mon influence sur le pouvoir, n'est-ce pas ? — Chaque vente est une pression que j'opère sur le pouvoir, une nouvelle preuve de mon indépendance qui augmente mon influence sur le public ; or mon influence sur le public est la raison directe de mon influence sur le pouvoir ; donc chaque vente augmente ma marchandise, ce qu'il fallait démontrer. — <i>Le Marquis</i> : C'est évident. Et il viendra un moment où votre influence sur le public sera si bien établie que vous pourrez en vendre un peu au pouvoir, sans qu'il y paraisse. — <i>Vernouillet</i> : Ce sera même une nouvelle preuve d'impartialité. — <i>Le Marquis</i> : Vous êtes un grand homme...
p. 380	Et moi aussi. (Puis onze lignes plus loin :) Courage, mon camarade ! Votre position grandit à vue d'œil. Suivez mon conseil, mariez-vous. Il faut faire souche. — <i>Vernouillet</i> : J'ai commencé...	Id.	Et moi aussi. Courage, mon camarade ! Votre position grandit à vue d'œil. Suivez mon conseil, mariez-vous. — <i>Vernouillet</i> : J'y pense, monsieur le marquis ; j'ai même commencé...
p. 381. l. 1.	Je le sais.	Ah ! bah !	Id.
	... s'assurer par soi-même. — <i>Scène iv.</i>	Id.	... s'assurer par soi-même. — <i>Le Marquis</i> : Ce scrupule vous honore. — <i>Scène iv.</i>
sc. iv, p. 381.	... en route. — <i>Vernouillet</i> : Chut !	Id.	... en route. — <i>Vernouillet</i> : Bien.
p. 382.	<i>Le Marquis</i> : Giboyer !... Attendez donc...	Id.	<i>Le Marquis</i> : Giboyer ! — Ce nom ne m'est pas inconnu... Attendez donc !

Acte III
sc. iv,
p. 383.

... coucher loin! —
Le Marquis : Vous
m'étonnez. — *Giboyer* :
Tant qu'ont duré mes
études, j'ai vécu comme
un coq en pâte. Je rem-
portais tous les prix, et
les marchands de soupe
se disputaient votre ser-
viteur comme une ré-
clame vivante; si bien
qu'en philosophie,
j'avais obtenu de la con-
currence une chambre...

Giboyer : Oh! non!...
Il m'offrit une place de
six cents francs, mais
il me supprima...

p. 384, l. 2.

... cul-de-sac. — *Le*
Marquis, à Vernouil-
let : Écoutons : ce n'est
pas du style noble,
mais c'est instructif.
(A *Giboyer*.) Voudriez-
vous qu'on le mûrât, ce
cul-de-sac?

... de omni re scibili.

Le Marquis : Je se-
rais curieux de le sa-
voir. Conte-moi cela.

Giboyer : Est-ce que
cela se raconte? Vivant
d'expédients...

Le Marquis : Je serais
curieux de le savoir.

Giboyer : Tour à tour
courtier d'assurances, sté-
nographe, commis voya-
geur en librairie, secré-
taire d'un député du centre
dont je faisais les discours,
d'un duc écrivassier dont
je bâclais les ouvrages,
préparateur au baccalau-
réat, rédacteur en chef de
La Bamboche, journal heb-
domaire, vivant d'expé-
dients...

Id.

... coucher loin! — Tant
qu'ont duré mes études, j'ai
vécu comme un coq en pâte.
Comme j'avais tous les prix,
le marchand de soupe me
traitait avec les égards dus à
une réclame vivante, à ce point
qu'en philosophie j'avais une
chambre à part...

Giboyer : Pas tout à fait. Il
m'offrit une place à six cents
francs, que je fus trop heu-
reux d'accepter; mais il me...

Id.

... cul-de-sac. — *Le Marquis* :
Voudriez-vous qu'on le mu-
rât?

Id.

... scibili. — *Le Marquis* :
Et quibusdam aliis.

Id.

p. 385, l. 15.

... non la règle. — *Ver-*
nouillet... (2 l.). — *Gi-*
boyer... (2 l.). — *Le*
Marquis : Ah! ah!
monsieur est socialiste!
— *Giboyer* : Si je le
suis! Jusqu'aux moel-
les! Et vous monsieur
le Marquis? — *Le*
Marquis : Pas jusque-
là... Mais je ne de-
mande qu'à être caté-
chisé... Parlez.

... Jusqu'aux moelles? —
Voyons, monsieur le *Mar-*
quis, franchement, est-ce
une société ce que nous

... non la règle. — *Le Mar-*
quis : Seriez-vous pas légè-
rement socialiste?

Acte III
sc. IV,
p. 386, l. 6.

Giboyer : Oh ! c'était bon il y a vingt ans, quand j'étais jeune ; aujourd'hui, *non est hic locus*. — *Le Marquis* : Encore du latin ? — *Giboyer* : Voulez-vous du grec pour changer ? — *Vernouillet* : Tu n'es... voyons depuis 89. — *Le Marquis* : Non, non, non ! — *Vernouillet* : Qu'est-ce donc que c'est ? — *Giboyer* : C'est une orgie sur un vaisseau qui coule. — *Le Marquis* : Bravo ! Pic de la Mirandole. — *Giboyer* : Personne ne croit au salut ; on se presse de jouir avant la catastrophe ; les plus forts font main basse sur les vivres et les timides les flagornent pour avoir place à la ripaille. — *Le Marquis* : L'effronterie triomphe au milieu de la confusion et, ce qu'on n'avait jamais vu, les honnêtes gens donnent la main aux fripons. — *Giboyer* : Autre symptôme non moins frappant : il n'y a plus de jeunes gens. La vieillesse commence à vingt ans. — *Le Marquis* : La famille est empoisonnée dans sa source par le mariage d'argent. — *Giboyer* : Parbleu ! deux et deux font quatre : le règne de l'arithmétique est arrivé, comme il arrivera dans tous les pays où il n'y a rien au-dessus du capital. — *Vernouillet* : Bah ! tu auras beau dire : l'argent a une puissance intrinsèque qu'on ne lui ôtera pas : il est roi par la force des choses. — *Giboyer* : Voilà justement pourquoi il faut le combattre : la civilisation, c'est la victoire de l'homme sur la force des choses !... Que dirais-tu d'une loi morale qui glorifierait les appétits naturels ? — *Vernouillet* : Je dirais... — *Giboyer* : Tu ne sais pas. Tu ferais bien de dire qu'elle conduit tout droit à l'abrutissement de l'espèce. Eh bien, c'est ce qui a lieu dans l'ordre social, quand vous avez une aristocratie d'argent. Vous mettez dans le plateau des jouissances matérielles ce qui devrait leur servir de contrepoids : les honneurs, la considération, le pouvoir. Tout ce qui ne mène pas à la fortune devient une duperie ; l'âme de la nation décroît, les instincts de la brute se redressent de tous côtés, et vous voyez poindre cette théorie bestiale : « A chacun selon ses appétits. » — *Le Marquis* (bas à Vernouillet) : Il est curieux ce petit prolétaire. — *Giboyer* : En sorte que l'an-... voyons ? — *Vernouillet* : Qu'est-ce donc que c'est ? — *Giboyer* : C'est une orgie sur un vaisseau qui coule. — *Le Marquis* : Bravo ! Pic de la Mirandole. — *Giboyer* : Personne ne croit au salut ; on se presse de jouir avant la catastrophe ; les plus forts font main basse sur les vivres et les timides les flagornent pour avoir place à la ripaille. — *Le Marquis* : L'effronterie triomphe au milieu de la confusion et, ce qu'on n'avait jamais vu, les honnêtes gens donnent la main aux fripons. — *Giboyer* : Autre symptôme non moins frappant : il n'y a plus de jeunes gens. La vieillesse commence à vingt ans. — *Le Marquis* : La famille est empoisonnée dans sa source par le mariage d'argent. — *Giboyer* : Parbleu ! deux et deux font quatre : le règne de l'arithmétique est arrivé, comme il arrivera dans tous les pays où il n'y a rien au-dessus du capital. — *Le Marquis* : Vous parlez d'or, jeune Pic ! — *Giboyer* : Le capital ! voilà le principe délétère et envahissant. Voilà l'ennemi qu'une société sage doit combattre et réprimer. — *Vernouillet* : Réprimer le capital ! Es-tu fou ? Et la prospérité du pays ? — *Giboyer* : La santé morale passe avant la santé financière. D'ailleurs n'aie pas peur que l'argent se décourage : il est comme la vertu, il porte sa récompense en lui-même. Quand on lui ôterait la première place, il serait bien à plaindre ! On ne lui ôtera jamais la seconde ! — *Le Marquis* : Mais vous n'avez rien à lui superposer, malheureux ! Votre révolution a tout détruit ! — *Giboyer* : Et rien édifié, c'est vrai ! On l'a détournée au moment où elle allait reconstruire. Il s'agit de la remettre dans sa voie et d'achever son œuvre. — *Le Marquis* : Ça n'est pas fini ? — *Giboyer* : Vous avouerez que si c'était fini, ce serait la montagne qui accouche d'une souris, et qu'elle ferait trop d'embarras

Acte III
sc. IV,
p. 386.

cien régime était plus près de la civilisation que le nôtre, parce qu'il avait au moins une chimère à mettre au-dessus de la richesse. — *Le Marquis* (à Vernouillet) : Voilà ce qu'il faudrait dire dans la *Conscience publique*. — *Vernouillet* : Merci bien ! Je m'en tiendrai s'il vous plaît à ma formule : « Plus de révolutions ! » — *Giboyer* : Elle est bonne ta formule, si tu veux la prendre au sérieux. — *Le Marquis* : Eh quoi ! monsieur Giboyer, vous voudriez priver ce bon peuple français de son passe-temps favori ? — *Giboyer* : Ah ! très bien, vous êtes de ceux qui le croient léger et indisciplinable ? — *Le Marquis* : S'il ne l'est pas, avouez qu'il cache bien son jeu depuis soixante ans. — *Giboyer* : Parbleu ! Il ressemble à ce monsieur qui avait eu huit rhumes de cerveau en un mois, et qui les avait tous guéris, excepté le premier. Achevez la révolution de 89 et vous n'aurez plus rien à redouter. — *Le Marquis* : Achever 89 ? Ça n'est donc pas fini ? — *Vernouillet* : Il me semble pourtant que la liberté et l'égalité sont bien quelque chose. — *Giboyer* : Ce n'est que le commencement, le travail de démolition... On a fait table rase des abus ; il reste à reconstruire une société, c'est-à-dire à organiser la résistance contre la force des choses, en créant une aristocratie en dehors de l'argent. — *Vernouillet* : C'est bientôt dit. — *Le Marquis* : Mais sur quoi la fonderiez-vous dans ce pays démocratique ? — *Giboyer* : Sur le principe même de la démocratie ; sur le mérite personnel. *Le Marquis* : Allons donc ! — *Giboyer* : Depuis que le monde est monde, le courant porte de ce côté-là. Je me fe-

avec ses relevailles. — *Vernouillet* : Cependant la liberté et l'égalité... — *Giboyer* : Ça ne sont que les premiers mots de la formule moderne ; il y manque le verbe. — *Le Marquis* : Parbleu ! Je ne serais pas fâché de faire connaissance avec les immortels principes de 89 ! J'en ai beaucoup oui parler, mais je n'ai jamais trouvé personne qui pût me les présenter. Rendez-moi ce service-là, puisque vous êtes dans leur intimité. — *Giboyer* : Ce serait long et fastidieux, monsieur le marquis. — *Le Marquis* : Qu'à cela ne tienne ! j'ai une assez belle capacité d'ennui. — *Un domestique* annonçant : M. Charrier ! — *Giboyer* : Bon ! c'est ma bête noire, cet actionnaire... — *Le Marquis* : Raison de plus : Vous l'abrutirez. — *Giboyer* : Je vais lui faire une scie de longueur au papa Charrier.

(Fin de la scène IV.)

Acte III
sc. IV,
p. 386.

rais fort de vous le démontrer, l'histoire à la main, depuis l'antiquité qui était la divinisation de la force, jusqu'au XVIII^e siècle, cette immortelle campagne de l'intelligence qui aboutit à l'explosion de 89, à la Déclaration des Droits de l'Homme et au sacre du Génie. — *Vernouillet* : Bah ! tu n'es...

sc. v.
p. 387.

Cette scène d'une petite page remplace les développements ci-contre :

... *Le Marquis* : Vous arrivez bien, Charrier ; nous sommes en train de chercher une ligne politique au journal. Cela vous intéresse comme Français et comme actionnaire ; car vous avez pris des actions je crois. — *Charrier* : Beaucoup. — *Le Marquis* : Monsieur conseille une croisade en faveur de l'aristocratie de l'intelligence ; qu'en pensez-vous ? — *Charrier* : Je pense que nous l'avons. — *Le Marquis* : Hein ! qu'est-ce que nous avons ? — *Charrier* : L'aristocratie de l'intelligence. — *Le Marquis* : La plaisanterie est bonne ; qu'en dites-vous, la Mirandole ? — *Vernouillet* : Charrier a raison. Le mérite ne se mesure pas à la toise comme les carabinières ; on ne peut lui fixer qu'un étalon approximatif, et on a pris le plus facile à vérifier, le résultat du travail, la fortune. — *Charrier* : C'est évident. — *Le Marquis* (à Giboyer) : Voilà une conclusion qui vous démonte. — *Giboyer* : C'est spécieux, j'en conviens. — *Vernouillet* : Alors, tiens-toi pour battu. — *Giboyer* : Me prêtes-tu cinq cents francs si je te colle au mur ? — *Vernouillet* : Non. — *Giboyer* : Je t'y collerai donc pour rien, comme un pauvre. — *Charrier* (bas au marquis) : Quel est ce monsieur ?... — *Giboyer* : La fortune ne s'acquiert jamais que par le travail

Le Marquis : Vous arrivez bien, monsieur Charrier. Avez-vous un moment à perdre avec nous ? — *Charrier* : Perdre avec vous ? C'est jouer à qui perd gagne. — *Le Marquis* : Je ne dirais pas mieux. Monsieur veut bien nous donner un petit intermède de socialisme comparé. Il va nous révéler le sens de la Révolution. — *Charrier* : Je serais charmé de l'entendre. — *Giboyer* (à part) : Rira bien qui rira le dernier, monsieur le marquis. — *Le Marquis* : La parole est à Monsieur Giboyer. — *Giboyer* : Commençons par l'histoire naturelle, *ab jove principium*. — *Charrier* : Plait-il ? — *Le Marquis* : *Ab jove principium*. — *Charrier* : Ah ! très bien ! — *Giboyer* : L'homme, comme bien vous le savez, est le seul animal perfectible. L'orang-outang, son plus proche voisin à la table de la création, n'a pas pu changer un *iota* à sa complexion depuis l'origine des choses et, tel vous le voyez au Jardin des Plantes, tel Noé l'a vu dans l'arche, exactement dans le même rapport de force et d'intelligence. L'homme seul a reçu la faculté de modifier l'équilibre de sa nature ; chez lui, la lutte s'est établie d'abord entre l'esprit et le corps, l'un rongéant l'autre, et la race a toujours été se fortifiant intellectuellement et s'appauvrissant physiquement, depuis les patriarches qui vivaient huit cents ans et les héros d'Homère qui s'attaquaient devant un bœuf entier, jusqu'à ces générations fûtées et malin-

Acte III
sc. v,
p. 388.

et l'intelligence, je le veux bien : les qualités nécessaires à l'enrichissement sont de première catégorie, c'est convenu... Tu vois que je suis bon prince ! Mais il reste un tout petit point qui détruit ton étalon de fond en comble : c'est que la fortune est héréditaire et que l'intelligence ne l'est pas. — *Le Marquis* : Touché ! Et savez-vous, messieurs, où aboutissent vos théories révolutionnaires, si vous êtes logiques ? A l'abolition de l'héritage ! Vous ne vous en tirerez pas autrement. Pataugez, mes amis, pataugez ! — *Charrier* : Oh ! si l'on s'avisait de toucher à l'héritage ! — *Giboyer* : Je suis bien désintéressé dans la question, monsieur le marquis, mais je crois que nous nous en tirerons à meilleur marché. On a pris un faux étalon ; il s'agit de chercher le véritable. Quel est-il ? Est-ce le jugement par les pairs ? Comment l'exprimera-t-on ? Je n'en sais rien ; mais je sais que le règne de l'intelligence s'accomplira, parce que c'est une loi du monde. Le temps seul fait les constitutions, a dit le premier consul ; laissez donc faire au temps. — *Le Marquis* : Cependant tout se corrompt et se moisit. — *Giboyer* : Purifiez l'air avec de la gloire ! Faites du feu en attendant le soleil ! — *Charrier* : La guerre maintenant ! — *Le Marquis* : J'espère bien mourir avant l'accomplissement de toutes ces belles choses. — *Giboyer* : En quoi le signe de l'intelligence peut-il vous contrarier ? — *Le Marquis* : En quoi ? En ce qu'il légitimerait notre défaite, monsieur. — *Giboyer* : Monsieur le marquis !... gres qui vivent trente ans en moyenne et traitent de goinfre le mortel capable de nettoyer un gigot à lui seul. — *Le Marquis* : Ecoutez cela, Charrier, ce n'est pas du style noble, mais c'est instructif. — *Charrier* : Je ne vois pas bien le rapport entre l'orang-outang et la Révolution française. — *Le Marquis* : Un peu de patience. — *Vernouillet* : Est-ce qu'il veut mystifier mon beau-père ? — *Giboyer* : L'histoire politique de l'humanité s'est calquée sur son histoire naturelle. Elle peut aussi se raconter en deux mots : antagonisme de l'intelligence et de la force, du droit et du fait. Le commencement de la lutte se perd dans la nuit des temps, et les âges fabuleux nous en ont transmis trois témoignages irrécusables : l'escalade des Titans, le larcin de Prométhée et la Tour de Babel. — *Charrier* : Pardon, j'avais toujours considéré ces anecdotes comme des tables. — *Giboyer* : Ce sont des mythes, monsieur. — *Charrier* : Ah ! très bien ! (A part.) Des mythes ? — *Giboyer* : Remarquez, messieurs, par quel étrange renversement d'idées, dans toutes ces légendes hiératiques, la révolte du principe spirituel contre le principe brutal est présentée comme la révolte de la terre contre le ciel. — *Vernouillet* : C'est assez singulier, en effet. — *Charrier* (à part) : Légendes hiératiques ! — *Giboyer* : Ceci nous révèle dès l'origine la présence du troisième personnage obligé dans le drame, celui du traître. A toutes les époques, l'intelligence a eu ses transfuges, ce qui explique ses longues défaites. Or, dans l'antiquité, ce transfuge était un prêtre qui troublait la conscience du droit, en mettant les dieux du côté du côté de la force (1). C'est

(1) Primitivement le transfuge était dans le temple. Il y avait sa petite boucherie, paraît les veaux, soignait les moutons, faisait parler les moutons, d'où il suit que nous n'avons même inventé les canards, et mettait adroitement les dieux du côté de la force. (Correction proposée par Thierry, non utilisée par Augier.)

Acte III
sc. v,
p. 388.

au reste, vous savez, tout ça m'est bien égal. — *Un domestique* : M. de Sergine !

là l'esprit de toutes les théogonies primitives. — *Charrier* (à part) : Théogonies... j'en ai assez. (Il prend son chapeau.) — *Le Marquis* : Charrier médite une évasion. — *Charrier* : Je viens de me rappeler un rendez-vous. — *Le Marquis* : Votre rendez-vous aura tort. Se peut-il qu'un homme aussi sérieux ne s'intéresse pas à l'histoire de l'humanité ? — *Charrier* : Je m'y intéresse beaucoup, mais... — *Le Marquis* : Alors, restez. — *Charrier* (à part) : Je me suis fourré dans un guépier. — *Vernouillet*, à part : Cet animal de Giboyer va me brouiller avec lui ! — *Giboyer*, prenant Charrier par un bouton : Vous voyez d'ici les trois grandes phases de la lutte : l'antiquité, qui est le triomphe de la force et la négation du droit : injustice sur la terre et dans le ciel, divinisation du pouvoir, apothéose des empereurs. — *Charrier* : Oui, monsieur. — *Giboyer* : Le moyen âge, qui est un compromis entre la force et le droit, imposant à l'une la charité, à l'autre la résignation et canonisant ces deux vertus. — *Charrier* : Oui, monsieur. — *Giboyer* : Enfin, l'ère moderne, 89, qui est la revanche des Titans, le triomphe du droit et la négation du fait : justice au ciel et sur la terre ; aux grands hommes la Patrie reconnaissante. — *Charrier* : Oui, monsieur ; c'est lumineux. — *Le Marquis* : Oui, vous n'y voyez que du feu. Dites que l'histoire de l'humanité c'est la lutte de la démocratie contre l'aristocratie, je vous l'accorde ; mais n'allez pas plus loin ; car si vous dites que la démocratie représente l'intelligence, je vous répondrai qu'elle représente la force, et je vous ferai aussi de l'histoire à vol d'oiseau en retournant votre système. — *Giboyer* : Essayez. — *Le Marquis* : C'est bien facile. Qu'est-ce que le peuple ?... C'est le plus grand nombre, n'est-ce pas ? — *Giboyer* : Pas du tout.

Acte III
sc. v,
p. 388.

Ce n'est pas là une définition. Autant dire que ce sont les gens mal mis. — *Le Marquis* : Qu'est-ce donc, selon vous ? — *Giboyer* : Les classes non privilégiées. — *Le Marquis* : Eh bien, après ? — *Giboyer* : Qu'est-ce que l'homme destitué de tout privilège social ? C'est l'homme réduit à sa plus simple expression, à sa valeur personnelle. La cause du peuple est donc celle de l'intelligence. Retournez mon système maintenant, si vous le pouvez. — *Le Marquis* : Vous êtes un dangereux sophiste. Mais l'histoire vous donne vingt démentis et pour n'en prendre qu'un : négligez-vous l'attachement proverbial du peuple de France à ses rois, pendant des siècles ? — *Giboyer* : Non. — *Le Marquis* : Comment arrangez-vous cet attachement avec la logique du mouvement humanitaire qui, selon vous, commence aux temps fabuleux pour aboutir à 89 ? — *Giboyer* : Parbleu ! voilà un supplément de démonstration auquel je ne songeais pas ; je vous remercie de me l'apporter. — *Le Marquis* : Comment, s'il vous plaît ? — *Giboyer* : Remarquez que cet attachement proverbial s'arrête net à Louis XIV. Le peuple avait pleuré aux funérailles d'Henri IV ; il chante des ponts-neufs à celle du grand roi. — *Charrier*, timidement : Comment, on a chanté des ponts-neufs ? — *Giboyer* : Oui, monsieur. — *Charrier* : Si c'était vrai, ça se saurait. — *Giboyer* : Ça se sait : demandez aux gens qui n'ont pas le moyen de l'ignorer. — *Le Marquis* : C'est malheureusement vrai ! — *Giboyer*, bas à Vernouillet : Ce vieillard, sous des dehors sérieux, cache des trésors d'ignorance ; toi aussi, du reste. — *Le Marquis* : Que voulez-vous ? Louis XIV avait épuisé la France. — *Giboyer* : Pas tant que Napoléon qui est resté l'idole du peuple au milieu de nos désastres. La faute de Louis XIV c'est précisément d'avoir rompu avec la cause populaire,

Acte III
sc. v,
p. 388.

que la royauté servait à son insu depuis des siècles. — *Le Marquis* : Voilà du nouveau. — *Giboyer* : Et de l'évident. Quel était le lien du peuple et du roi avant Louis XIV ? Un ennemi commun, la féodalité. Le roi s'appuyait pour la combattre sur le Tiers-Etat, qui était l'avant-garde du peuple, et le peuple regardait le roi comme son chef et son champion. Cette communauté d'intérêt cesse à la ruine de la féodalité par Richelieu. Louis XIV, qui ne la redoute plus, la relève sous forme de noblesse de cour ; le peuple, un moment interdit devant cette défection de la royauté, continue bientôt la guerre sans elle, et contre elle, et nous voyons s'ouvrir le xviii^e siècle, cette immortelle campagne de l'intelligence, qui se termine par l'explosion de 89, la Déclaration des Droits de l'homme et le sacre du génie. Est-ce clair ? — *Le Marquis* : Vous êtes sans doute fort instruit et fort éloquent. — *Giboyer* : De l'aigreur ? vous êtes battu. — *Le Marquis* : Vous nous embrouillez avec votre érudition paradoxale ; mais je m'en tiens aux lumières du simple bon sens, et je vous dis que vous ne fonderez jamais rien sur l'intelligence, puisqu'elle n'offre pas de garanties morales. S'il me fallait des preuves à l'appui, je n'irais pas les chercher bien loin. — *Charrier*, à part : Attrape ! — *Giboyer* : Est-ce pour moi que vous dites ça ? Oh ! ne vous gênez pas. Je ne me donne pas pour un parangon de vertu. Je suis corrompu comme tous les déclassés, mais ne confondez pas la cause avec l'avocat. — *Le marquis* : Je ne parlais pas de vous, monsieur, mais des hommes de valeur en général. Il est bien rare que leur caractère soit à la hauteur de leur mérite. — *Giboyer* : C'est évidemment moins rare chez les hommes nuls. Mais quand il serait vrai que le caractère fût en raison inverse de l'intelligence, est-ce elle qu'il

Acte III
sc. v,
p. 388.

faudrait en accuser ? N'est-ce pas plutôt la société qui lui refuse sa place et la réduit aux expédients pour la conquérir ? — *Le Marquis* : Je croyais qu'elle avait eu son triomphe en 89 ? — *Giboyer* : Oui mais, on le lui escamote. Ne voyez-vous pas s'installer effrontément sur son champ de bataille une puissance qui la veille encore léchait les pieds aux vaincus ? — *Le Marquis* : Les Lombards et les traitants ! j'en conviens. — *Charrier*, à part : Il se retrouve ! — *Giboyer* : Et ces messieurs se croient chez eux ! Ils estiment que tout est bien, qu'il est grand temps de prêcher la résignation au peuple et de mettre encore une fois les dieux du côté de la force. Non, messieurs, il est trop tard ; les dieux sont avec nous, et nous le savons. — *Charrier*, bas : Vernouillet, où avez-vous pris ce forcené ? — *Vernouillet* : Je ne répondrai qu'un mot à tes déclarations. — *Giboyer* : Tâche qu'il soit bon. — *Vernouillet* : Cette aristocratie de l'intelligence que tu réclames si bruyamment, nous l'avons. — *Charrier* : Je n'osais le dire. — *Giboyer* : Je nie formellement. — *Vernouillet* : Le mérite ne se mesure pas à la toise comme les carabiniers ; on ne peut lui fixer qu'un étalon approximatif et on a pris le plus facile à apprécier : le résultat du travail, la fortune. — *Charrier* : C'est évident. — *Le Marquis* : Défendez-vous donc, La Mirandole. — *Charrier* : Votre ami Randole est culbuté. — *Giboyer* : J'avoue que l'objection est spécieuse. — *Charrier*, à Vernouillet : Vous auriez dû la faire plus tôt ; vous auriez épargné beaucoup de fatigue à monsieur, (A part) et à nous. — *Vernouillet* : Je n'y avais pas songé. — *Giboyer* : Me prêtes-tu cinq cents francs, si je te colle ? — *Vernouillet* : Non. — *Giboyer* : Je te colle-rai donc pour rien, comme un pauvre. J'admets que la fortune ne s'acquière jamais que

Acte III
sc. v,
p. 388.

par le travail et l'intelligence ; tu vois que je suis bon prince ; j'admets que les facultés nécessaires à l'enrichissement soient de première catégorie... Louis le Débonnaire est distancé. Mais il reste un tout petit point qui détruit ton étalon de fond en comble : c'est que la fortune est héréditaire et que l'intelligence ne l'est pas ; le système actuel nous ramène donc par un détour à la veille de 89, à une aristocratie de naissance et, parbleu ! j'aime mieux l'ancienne qui écrivait en tête de sa charte : Noblesse oblige. — *Le Marquis* : Touché ! Bravo ! Pic ! Bravo ! Et savez-vous, messieurs, où aboutissent vos théories révolutionnaires, si vous voulez être logiques ? A l'abolition de l'héritage. Vous ne vous en tirerez pas autrement. Pataugez, mes amis, pataugez. — *Giboyer* : Je suis bien désintéressé dans la question, monsieur le Marquis, mais je crois que nous nous en tirerons à meilleur marché. On a pris un faux étalon ; il s'agit de chercher le véritable. Il existe, c'est le jugement des pairs. Comment l'exprimerait-on ? Je n'en sais rien ; mais je suis sûr que le règne de l'intelligence s'accomplira parce que c'est une loi du monde. Que les hommes forts poussent à la roue ; que les autres se contentent, comme moi, d'exciter l'attelage par leurs cris ; chacun aura rempli son devoir. Pour le reste, le temps seul fait les constitutions, a dit Bonaparte ; laissons faire le temps. — *Le Marquis* : En attendant, tout se corrompt et se moisit. — *Giboyer* : Purifiez l'air avec de la gloire. Faites du feu en attendant le soleil ! — *Le marquis*, prenant son chapeau : J'espère bien mourir avant l'accomplissement de toutes ces belles choses. — *Giboyer* : En quoi le règne de l'intelligence peut-il vous contrarier ? — *Le Marquis* : En ce qu'il légitimerait notre défaite, parbleu ! Mais je ne le verrai pas, ni

Acte III
sc. v,
p. 388.

vous non plus. Bonsoir. (Il sort.)

sc. vi
p. 388.

Scène vi : Les mêmes.
— Le marquis, Vernouillet, Giboyer, Charrier.

Scène vi : Charrier, Vernouillet, Sergine, le Marquis, Giboyer. — Moment de silence embarrassé.

Scène vi : Charrier, Vernouillet, Giboyer. (Cette scène, où ne paraissent ni le Marquis ni Sergine, devrait commencer ici. Nous la renvoyons à la page suivante pour assurer le parallélisme et faciliter la comparaison.)

1. 4. *Sergine* : Et vous-même, monsieur le marquis ?

Sergine : Et vous, monsieur ?

1. 8. ... talent. — Au revoir, monsieur, c'est-à-dire à votre prochain article. — *Sergine*, saluant : Monsieur. — (Le marquis sort.) — *Giboyer*, fredonnant entre ses dents :

Et voilà comme
Un galant homme
Evite tout désagrément.

... talent. — *Vernouillet*, passant entre *Sergine* et le Marquis : Vous nous trouvez en pleine conférence politique. — *Charrier*, à *Sergine* : Est-ce que vous croyez, vous, que la fortune est un faux étalon de l'intelligence ?

— *Sergine* : Oui, monsieur. — *Giboyer*, triomphant : Vous voyez bien ! — *Vernouillet* : Quel est donc le véritable, selon vous ? — *Sergine* : C'est là le sujet d'une série d'articles que je viens de terminer et que vous pourrez bientôt lire dans le *Courrier de Paris*. — *Vernouillet* : Dans le *Courrier* ? Vous abandonnez donc la *Conscience publique* ? — *Sergine* : Oui, monsieur, c'est ce dont je venais vous avertir. — *Vernouillet* : Au moment où je vous offrais des avantages qu'aucun autre journal ne pourra vous faire ? —

Sergine : Je vous en suis très obligé, monsieur, mais je ne puis accepter. — *Le Marquis* : Vous avez à causer, messieurs, je vous laisse. (A *Sergine*.) Dans quelque journal que paraissent vos articles, je les lirai toujours avec intérêt.

Scène vii, Charrier, Sergine, Vernouillet, Giboyer.
Charrier : Quelle est...

sc. vii,
p. 389.

Scène vii : Les mêmes, moins le Marquis. — *Vernouillet* à *Sergine* : Vous m'apportez votre article ? — *Sergine* : Je viens au contraire vous annoncer en deux mots que je ne fais plus partie de la rédaction du journal. — *Vernouillet* : Hein ? — *Sergine* : Je passe au *Courrier de Paris*. — *Vernouillet* : Au moment où je vous offrais des avantages qu'aucun autre journal ne peut vous faire ? — *Charrier* : Quelle est

Scène vii : Charrier, Vernouillet, Giboyer.

Giboyer : Je lui ai gâté sa journée. — *Charrier* : Je ne suis pas fâché qu'il ait levé la séance. Je venais pour affaire, moi. — *Vernouillet* : Je suis à vous dans un instant. (A *Giboyer*.) J'ai reçu une lettre de *Sergine* ; il quitte le journal. — *Giboyer* : Tiens ! Pourquoi ? — *Vernouillet* : Une fantaisie d'artiste ! Connais-tu quelqu'un qui puisse le remplacer ? — *Giboyer* : J'ai ton affaire : un homme un peu moins fort que *Sergine*, mais qui te coûtera moins cher. —

Acte III sc. VII, p. 390, l. 5.	... maître de forges? — <i>Vernouillet</i> : Eh bien?	... maîtres de forges? Vo- tre journal...	<i>Vernouillet</i> : Qui? — <i>Giboyer</i> : Un inconnu, Jacques Morfaux, tu le prendras à l'essai. — <i>Vernouillet</i> : Amène-le-moi tout de suite. — <i>Giboyer</i> : C'est que je ne sais pas où il perche. On lui adresse ses lettres chez un portier de la rue Lepelletier, et il donne ses audiences au Divan. Je l'y trouverai peut-être. Monsieur Charrier, Randole vous sa- lue. (Il sort.) — <i>Charrier</i> : Pourquoi Randole? — <i>Ver- nouillet</i> : Je ne sais pas; c'est un nom que lui donne le Mar- quis. — <i>Charrier</i> : Il est très instruit, ce jeune homme; il m'a vivement intéressé. — <i>Vernouillet</i> : J'avoue que je ne l'ai pas trop compris. — <i>Charrier</i> : Ma foi, moi non plus. — Mais parlons de chos- es sérieuses. Il s'agit d'une excellente affaire dont il est inutile de faire part aux autres actionnaires. — <i>Vernouillet</i> : Qu'est-ce que c'est? — <i>Char- rier</i> : Voici la chose en deux mots : il s'est fondé dans les Vosges une société de maîtres de forges dont le mandataire sort de chez moi. Il est chargé par ses commettants de trou- ver dans la presse un organe du système protectionniste; il offre 60,000 francs de la ques- tion. — <i>Vernouillet</i> : 60,000 francs! — <i>Charrier</i> : Ce qui nous ferait 30,000 à chacun; car nous ne sommes pas tenus de partager avec nos associés un bénéfice en dehors du pro- duit régulier du journal, n'est- il pas vrai? — <i>Vernouillet</i> : Malheureusement, l'affaire est impossible. — <i>Charrier</i> : Pourquoi? — <i>Vernouillet</i> : Je suis, j'ai toujours été et je serai toujours libre-échan- giste. — <i>Charrier</i> : Le diable soit de vous! Vous avez bien besoin d'avoir des convictions là-dessus! — <i>Vernouillet</i> : Il est vrai; mais enfin je les ai; je ne suis pas maître de les changer, et vous ne me con- seilleriez pas de les vendre. — <i>Charrier</i> : Non certes. Homme de convictions moi-même, je respecte celles des autres... Seulement, je choisis bien les
sc. VIII, p. 391, dern. l.	... un autre rédacteur. — <i>Giboyer</i> : Un autre rédacteur... ça ne se trouve pas dans le pas d'un cheval! — Ah! tu as de la chance! J'ai ton affaire.	... un autre rédacteur. — <i>Giboyer</i> : J'ai ton affaire...	
1. 3.	... convictions. — <i>Ver- nouillet</i> : Bon cela! Qui!	... convictions. — <i>Ver- nouillet</i> : Qui?	
	... audiences au divan Lepelletier.	... audiences aux Mille colonnes.	
sc. IX,	Les dernières lignes de la page 391, la page 392, la page 393, la page 394 jusqu'à : <i>Ah çà!... on m'attend chez moi... remplacent le tex- te ci-contre.</i>		

Acte III
sc. IX.

miennes; toute la science de la vie est là. N'en parlons plus. Les 60,000 francs que vous nous faites perdre vous feront plus faute qu'à moi. — *Vernouillet* : Moi ? Je suis plus riche que vous. — *Charrier* : Savez-vous que j'ai trois millions ? — *Vernouillet* : Je n'en ai qu'un ; mais je n'ai pas quarante ans, et vous en avez soixante. *Times is money.* — *Charrier* : Vous avez un million, vous ? — *Vernouillet* : En ne comptant que ce que vous connaissez. Et il me reste une valeur énorme que je ne mets pas en ligne de compte : je suis garçon. — *Charrier* : C'est vrai. — *Vernouillet* : Avec ma fortune actuelle, l'influence de mon journal, mon âge... Je n'ai encore que trente-neuf ans... mon physique... dame, le voilà ! Croyez-vous qu'avec ces avantages je ne puis pas aspirer aux plus riches partis ? — *Charrier* : Incontestablement. — *Vernouillet* : Mais, je vous l'ai dit, je ne compte pas ma main dans mon avoir. Je ne comprends que les mariages d'inclination, moi. — *Charrier* : Savez-vous, mon cher, que vous êtes un vrai personnage de roman ? — *Vernouillet* : Dieu m'en garde ! Je ne fais rien que par raison démonstrative, au contraire. Le bonheur domestique est une force et une économie. — *Charrier* : Ce sont les raisonnements que l'on fait pour justifier une folie. Vous êtes amoureux, vous ? — *Vernouillet* : Oui, mais ce n'est pas une folie.

p. 394, l. 12. ... chez moi. — *Vernouillet* : Je suis enchanté...

Id.

... chez moi. — *Vernouillet* : Bah ! on ne vous attend plus. Je suis enchanté...

... et j'ai l'honneur de ... et toute mon ambition vous demander sa main. serait d'être votre gendre.

... et mon vœu le plus cher serait d'être votre gendre.

p. 395, l. 1. ... à l'improviste... — *Vernouillet* : Vous connaissez...

Id.

... à l'improviste... — Votre demande m'honore, mais je me doutais si peu... Je ne sais que vous dire, moi. — *Vernouillet* : Vous connaissez...

Acte III
sc. IX,
p. 395, l. 9. ... ma fille courût. Et
puis franchement...

... ma fille courût. — *Vernouillet* : Je n'ai pas fait d'excès, je suis bien conservé, vous le disiez vous-même... — *Charrier* : Certainement... mais je ne pensais pas qu'il s'agit de ma fille... Et puis, franchement...

l. 15. ... mon enfant? — *Vernouillet* : L'opinion...

Id.

... mon enfant? — *Vernouillet* : Ce sont des défaites. L'opinion...

l. 18. ... votre temps. — *Charrier* : Pardon, je ne comprends pas. — *Vernouillet* : Nous nous comprenons parfaitement. ... parfaitement. Bref...
(*Charrier* baisse les yeux.) Bref, j'ai à cœur, comme vous, de me justifier par mes actes, et j'y parviendrai, comme vous, plus vite même. J'ai déjà commencé : j'ai refusé la subvention du ministère... — *Charrier* : Ah! — *Vernouillet* : Et voici la réponse du ministre. Lisez.

... votre temps. Je peux bien vous dire cela sans vous offenser; cette allusion au passé n'a rien de blessant dans ma bouche. — *Charrier* : Vous réveillez un cruel souvenir, monsieur. — *Vernouillet* : Quel enfantillage! Ne suis-je pas l'homme le plus capable de vous rendre justice? Nos positions ne sont-elles pas identiques? Ne sommes-nous pas deux honnêtes gens calomniés qui avons à cœur de nous justifier par une vie irréprochable? Seulement, votre justification est faite depuis longtemps et la mienne commence; mais elle va vite. Tenez, lisez cela. (Il lui donne la lettre du ministre.)

p. 396, l. 14. ... votre fille et qui a traversé les mêmes épreuves que vous. — Que voulez-vous...

Id.

... votre fille et qui n'a rien à vous reprocher. Que voulez-vous...

p. 397, l. 3. *Charrier* : Que ne disiez-vous cela? — *Vernouillet* : Je vous certifie qu'avant... Vous ne me disiez pas cela! — *Vernouillet* : Je vous certifie...

Charrier : Vous ne me disiez pas cela! Savez-vous bien qu'elle fait autorité parmi les gens à la mode? — *Vernouillet* : Comme le ministre parmi les gens sérieux. Je vous dis qu'avant...

l. 5. *Charrier* : Eh bien, ma foi!... venez chez nous sans affectation, faites une cour discrète... Je serai enchanté qu'elle réussisse. Je ne peux rien vous dire de mieux.

Id.

Charrier : Eh bien, ma foi! plaisez à ma fille et elle est à vous. — *Vernouillet* : Cher beau-père, vous vous joindrez à la marquise pour plaider ma cause auprès d'elle, n'est-ce pas? — *Charrier* : Sans doute, mais c'est vous qui serez votre meilleur avocat. Venez chez nous sans affectation et faites une cour discrète; je serai enchanté qu'elle réussisse. C'est tout ce que je puis vous dire.

Acte III
sc. ix,
p. 397.
l. 15. Vernouillet : Soyez
tranquille; je me charge
de lui, et ce sera bien
le diable...

l. 18. ... leurs plaisirs, et ce ... leurs plaisirs.
ne sont pas ceux que
je tiens le moins.

p. 398, l. 1. Vernouillet : Que
vous dirais-je?

Id.

sc. x,
p. 398, l. 2. La Marquise : Tiens,
Charrier. — Vernouillet : Comme vous arri-
vez à propos, madame!
Ma demande...

La Marquise : Bonjour
Charrier. — Vernouillet : Quel honneur pour moi,
madame la Marquise! —
La Marquise : En effet. —
Charrier : Suis-je de trop?
— La Marquise : Au con-
traire, c'est après vous que
je cours. On m'a dit que
vous étiez ici, et comme
l'affaire qui m'amenait
chez vous concerne M. Ver-
nouillet... — Vernouillet :
Ma demande...

p. 398, l. 5. La Marquise : Quelle
demande? Ah! la main
de Clémence? Ce n'est
pas ce qui m'amène.
D'ailleurs Charrier
sait...

Id.

l. 10. ... votre avis sera déci-
sif. (La suite jusqu'à la
page 400, ligne 15 :
Prenez garde, était
dans le manuscrit com-
me ci-contre.)

Id.

Vernouillet : Rien de plus
simple : je lui ferai faire quel-
que coup de Bourse. — Char-
rier : Ah! bien, oui! C'est le
cadet de ses soucis. Il ne
songe qu'à s'amuser. — Ver-
nouillet : Singulier homme!
Je lui ferai avoir ses entrées
dans les coulisses de l'Opéra.
— Charrier : Il les a, le mal-
heureux... Il est même l'amant
d'une de ces sauteuses... —
Vernouillet : Elle se nomme?
— Charrier : Je n'en sais
rien. — Vernouillet : Je le
saurai; et c'est bien le diable...

Vernouillet : Que vous di-
sais-je? — Quel honneur pour
moi, madame la marquise?

La Marquise : En effet. Bon-
jour Charrier. — Charrier :
Suis-je de trop? — La Mar-
quise : Au contraire. — Ver-
nouillet : Ma demande...

La Marquise : Quelle deman-
de? — Vernouillet : La main
de Clémence. — La Marquise :
Ah! je ne me mêle pas de ma-
riages, c'est trop scabreux. —
Vernouillet : Cependant, ma-
dame, vous m'avez autorisé à
espérer votre appui, et je me
suis fait fort de votre pro-
messe auprès de M. Charrier.
— La Marquise : Charrier
sait...

... votre opinion sera déci-
sive. — La Marquise, à Ver-
nouillet : J'aurais voulu me
dispenser de la donner, mon-
sieur, mais puisqu'on me met
au pied du mur... (A Char-
rier) : Ne faites pas ce mariage-
là. — Vernouillet : Je m'é-
tonne, madame, après l'inté-
rêt que vous m'avez témoigné..
— La Marquise : J'ai été dupe
un moment de la petite comé-
die que vous m'avez jouée; on
m'a éclairée, voilà tout, —

Acte III
sc. x.
p. 398.

p. 400, l. 3. ... dans ce portefeuille. ... ce portefeuille (A Charrier). C'est vous qui les auriez rapportés à monsieur, si je vous avais trouvé; mais j'avais hâte de ne rien lui devoir, et il me prouve que j'avais raison.

av.-dern. 1. ... le courage de le braver. ... le courage de la flétrir.

sc. xi,
p. 401. Allons, voilà la crise... Elle va partout déblatérer contre moi. Allons...

... désagréable. Mais il n'y a pas à hésiter... Id.

sc. xii,
p. 402, l. 1. ... fils de famille.

p. 403, l. 5. Tu me les conteras en route. Partons.

Id.

Vernouillet : Morbleu ! madame, quand on ne veut pas servir les gens, on n'accepte pas une restitution. — *La Marquise* (jetant un portefeuille sur la table) : Il y a cent mille francs dans ce portefeuille. J'ai votre quittance. Quand vous me rencontrerez dans le monde, puisqu'on vous y tolère, vous me ferez l'honneur de ne pas me reconnaître. Le but de ma visite est rempli. Adieu, monsieur. — *Vernouillet* : Prenez garde..

(Sc. vii du Ms.) Id.

(Sc. viii.) Id.

... désagréable. Avoir à sévir contre une jolie femme, c'est dur pour un galant homme. Mais il n'y a pas à hésiter. Si je n'oppose pas à cette première révolte une répression énergique, il y aura un soulèvement général. Tant de gens se vengeraient avec délices des poignées de main qu'ils me donnent ! Tant pis pour la marquise : elle l'aura bien voulu ! Elle achève sans doute de retourner cet imbécile de Charrier, mais, baste ! il se remettra à l'endroit quand il verra comment je mords. Il n'est pas invulnérable non plus, lui, et il ne brille pas par le courage !

(Sc. ix)... fils de famille. Faut-il qu'un créancier soit rageur ! — *Vernouillet* : Combien doit-il ? — *Giboyer* : Cinq cents francs.

Partons. Tu me les conteras en route.

ACTE QUATRIÈME

Texte définitif.

1^{re} édition.

Manuscrit (1).

Acte IV ... le bal est charmant.—
sc. II, *Henri* : Tu ne me don-
p. 407, l. 7. nes pas.

... le bal est charmant.
J'ai des invitations jusqu'à
demain matin. Quel dom-
mage que papa me défende
de valser !... Tu devrais
bien lui faire entendre rai-
son là-dessus. Il y a mainte-
nant beaucoup de demois-
elles qui valsent. — *Hen-
ri* : Espères-tu me persua-
der que la valse te tient si
fort au cœur ? — *Clémence* :
Ce n'est pas tant la valse,
mais on a l'air d'une sottie
quand on refuse. — *Henri* :
Tu ne me donnes pas...

1. 10. ... tu as pleuré. — *Clé-
mence* : Qui te dit...

... tu as pleuré. Va, ne te
gène pas pour moi, ma
chérie, ta fausse gaieté me
fait plus de peine que ne
m'en ferait ta tristesse. Si
tu te plaignais à moi, cela
te soulagerait du moins,
et je te serais bon à quel-
que chose. — *Clémence* :
Qui te dit...

p. 408, l. 11. ... respirer un peu.

... respirer un peu pendant
une valse.

sc. IV, ... il se ronge les poings
p. 411, l. 7. sur ce chef-d'œuvre...

... il meurt de faim sur ce
chef-d'œuvre...

p. 412, l. 4. *Vernouillet* : C'est
juste. — *Charrier* en-
trant du fond : *Henri*
au bras de *Vernouillet* ?
— *Vernouillet* : Je vous
remercie d'avoir levé ce
lièvre. Je suis toujours
heureux de trouver des
abus à combattre, des
torts à redresser. Voilà
la véritable mission de
la presse, sa vraie gran-
deur. — *Henri*, à part :
Me serais-je trompé...

Scène v : Les mêmes
(*Vernouillet*, *Henri*,
Charrier), la *Vicom-
tesse*.

Vernouillet : C'est très
juste. Je vous remercie...
... grandeur. — *Charrier*,
traversant le théâtre de la
droite au fond : *Henri* au
bras de *Vernouillet* ! (Il
sort par le fond.)

Scène v : Les mêmes
(*Vernouillet*, *Henri*, la *Vi-
comtesse*). — *Henri*, à part :
Me serais-je trompé...

(1) Cet acte manque au Ms de la Comédie-Française.

Acte IV
sc. v,
p. 413, l. 6. ... à mon insu. — *Charrier*, à part : A la bonne heure ! — *La Vicomtesse* : Bon apôtre ! ... à mon insu. — *La Vicomtesse* : Bon apôtre !

sc. vi,
p. 414. Scène vi : *Les Joueurs*, *Charrier*, *Vernouillet* : Vernouillet (p. 121) : Vernouillet, à part : Cette grande dame devait me perdre ; je n'ai eu qu'à souffler sur elle, et elle n'ose plus se montrer. Son appui m'aurait moins établi que ne l'a fait cette petite exécution. On sait maintenant que qui s'y frotte s'y pique, et si Charrier se croyait à l'abri sous son titre de copropriétaire de mon journal... j'ai ma botte secrète : je lui rachète sa part. Allons le trouver, et qu'il s'exécute ce soir même. (Il sort.) — *Le Baron* à Giboyer, qui éternue : Vous êtes enrhumé ?

sc. viii,
p. 417, l. 1. Ça m'apprendra à me décoller. Ça m'apprendra à me faire tondre pour aller dans les raouts.

sc. x,
p. 421. était la sc. viii ci-contre. scène viii (p. 125).
La Vicomtesse : M. de Boisrobert vient d'arriver... courez donc ! —
Le Vicomte : Un académicien ! — Permettez-moi, ma chère amie, de vous présenter un cousin germain de la comtesse de Folleville. (Bas.) Achevez de me le gagner.

sc. xi,
p. 420, l. 12. Elle est encore fort bien... Et puis une femme du monde ! Scène ix (p. 127, l. 9) : Elle est adorable !

p. 424, l. 7. ... danser ces pantins. Scène x (pp. 128-132). — Charrier, Clémence.

Ici se plaçait la scène ci-contre : Pendant cette scène, on aperçoit, par la porte du fond, Vernouillet qui se promène dans le second salon.

Clémence : Où me conduis-tu ? — *Charrier* : J'ai à te parler sérieusement. — *Clémence* : Au bal ? — *Charrier* : Au bal ou ailleurs, qu'importe ! — Je t'ai toujours dit que je te marierais selon ton cœur :

Acte IV
sc. XI.

penses-tu à quelqu'un ? —

Clémence : Non, père. —

Charrier : Tu es pourtant en âge de te marier. — *Clé-*

mence : Rien ne presse.

Je suis heureuse près de toi et d'Henri. — *Char-*

rier : Mais je me fais

vieux, et je voudrais voir

mes petits-enfants établis.

C'est mon rêve, tu sais ?

— *Clémence* : Je me ma-

rierai quand tu voudras. —

Charrier : Tu es une

bonne fille, ma Clémence.

Puisque ton cœur est libre.

J'ai un parti à te proposer,

et je serais bien heureux

qu'il te plût. — *Clémence* :

Il me plaît, s'il te convient.

— *Charrier* : Non, non :

je ne l'entends pas ainsi.

J'attache, il est vrai, un

grand prix à cette alliance ;

mais je ne veux pas que tu

l'acceptes uniquement pour

me faire plaisir. — *Clé-*

mence : Puisque je n'ai

pas de préférence, pour-

quoi n'accepterais-je pas la

tienne les yeux fermés ?

— *Charrier* : En un mot,

c'est M. Vernouillet. —

Clémence : M. Vernouil-

let ! — *Charrier* : Pas si

haut... il est là qui attend

son arrêt. — Qu'en dis-tu ?

— *Clémence* : Je ne de-

mande qu'une chose au

mariage, mais je la de-

mande absolument : c'est

de pouvoir estimer mon

mari. — *Charrier* : Eh

bien ? — *Clémence* : Je

sais que tu as très bonne

opinion de ton protégé ;

ma marraine m'en a dit

aussi beaucoup de bien...

— *Charrier*, à part : Tiens !

— *Clémence* : Mais mon

frère ne l'estime pas, et

j'ai aussi grande confiance

dans Henri. — *Charrier* :

Il est revenu sur son

compte. Si tu étais entrée

une demi-heure plus tôt,

tu les aurais vus bras des-

sus, bras dessous, comme

une paire d'amis. — *Clé-*

mence : Alors... — *Char-*

rier : Je peux donc lui dire

que tu acceptes ? *Clémence* :

Acte IV
sc. XI.

Quoi... si vite? — *Charrier* : Que tu acceptes sa cour, ma mignonne; s'il te déplaît ensuite, tu pourras toujours te dédire. — *Clémence* : A la bonne heure! — *Charrier*, à part : Pauvre petit ange! — C'est encore un homme jeune, mais ce n'est plus un jeune homme. — *Clémence* : Ah! tant mieux. — *Charrier* : Il dit qu'il t'aime, mais je ne jurerais pas que ce mariage ne soit pour lui une affaire d'ambition. — *Clémence* : C'est ainsi que je veux être épousée. — *Charrier* : Tu m'étonnes, mon enfant. — *Clémence* : Un mari qui m'aimerait d'amour me serait une contrainte perpétuelle. Pour ne pas le voir malheureux, je m'imposerais des démonstrations qui ne sont pas de mon caractère. — *Charrier* : Allons, tout est pour le mieux. — Ah çà! pas de malentendu, je t'en prie. Je ne tiens à ce mariage qu'au point de vue de mes affaires; mais en somme, ma grande affaire c'est ton bonheur. — *Clémence* : Je t'assure que je serai aussi heureuse que je peux l'être. — (Vernouillet est entré... il s'est tenu à l'écart...) — *Charrier* : Enfin, puisque tu le veux... (Il va à Vernouillet.) Je vais vous présenter... Invitez-la à danser. (...il le conduit à Clémence.) M. Vernouillet, ma fille. — *Vernouillet* : Voulez-vous m'accorder cette contredanse, mademoiselle? — *Clémence* : Volontiers, monsieur. — Nous partirons ensuite, n'est-ce pas, père? Je suis fatiguée. — (Elle sort avec Vernouillet.) — *Charrier* : Oui, mon enfant. (A part.) Cette petite fille m'avait bien trompé... elle est ambitieuse. (Il sort.)

La scène 7 (p. 416) correspond à peu près à ces dernières répliques.

sc. XII,
p. 424.

Henri : Personne! — *Scène XI* (p. 132.) —
De quoi s'agit-il? — *Henri* : Voici l'endroit que

- | | | |
|--------------------------------|--|---|
| Acte IV
sc. XII,
p. 424. | <i>Sergine</i> : Tu as lu la
<i>Conscience publique</i>
d'aujourd'hui? J'y suis
attaqué. | tu cherches; on y peut
causer librement. De quoi
s'agit-il? — <i>Sergine</i> : Tu
as lu la <i>Conscience publi-</i>
<i>que</i> d'aujourd'hui? — <i>Hen-</i>
<i>ri</i> : Je l'ai lue. — <i>Sergine</i> :
J'y suis attaqué... |
| p. 425, l. 2. | ... tu ne penses pas ce
que tu dis... | ... tu ne dis pas ce que tu
penses. |
| l. 6. | ... l'article? | ... cette ignominie? |
| sc. XIII,
p. 428, l. 5. | A demain, soit. Je
compte sur toi, Henri. | <i>Scène XII</i> , p. 135, l. 6.) :
A demain, soit. |
| p. 429, l. 14. | ... ricaner, moi qui ne
vous suis rien. (Il fait
un geste menaçant.) —
<i>La Marquise</i> : Gardez-
vous-en bien. | ... ricaner... (Il fait un
geste menaçant.) — <i>La</i>
<i>Marquise</i> : Gardez... |
| sc. XIV,
p. 430, l. 1. | <i>Le Vicomte</i> : Quelle
aisance! — <i>Le Géné-</i>
<i>ral</i> : Quelle grâce! —
<i>Giboyer</i> , à Vernouillet :
Quel aplomb! — <i>La</i>
<i>Marquise</i> : On dirait... | <i>Le Vicomte</i> : Quelle ai-
sance! Quelle grâce! —
<i>La Marquise</i> : On dirait... |
-

ACTE CINQUIÈME

Texte définitif.

1^{re} édition.

Manuscrit.

Acte V

sc. I,
p. 435, l. 4.

... général Ratafieff.

... général Guédériscoff.

l. 8. ... de peur que l'Angle-
terre ne m'enlève à la
Russie (1).

l. 10. ... t'oublierai pas... »
Elle fera un nœud à
son mouchoir...

... t'oublierai pas. Je ferai un
nœud à mon mouchoir (2). »

l. 12. ... paire de pieds.

... paire de pieds (dans le
ballet, Thierry).

l. 13. ... chez une femme du
monde.

... dans le monde (3).

sc. II,
p. 436.

Henri : Toi ici ! Il y
a donc du nouveau ? —
Sergine : Oui, certes !
La marquise est récon-
ciliée avec son mari. —
Henri : Quelle chance !
— *Sergine* : Et ils par-
tent...

Henri : Toi, ici ? — *Ser-
gine* : En effet. Je n'y devais
plus revenir. — *Henri* : Il
y a donc du nouveau ? —
Sergine : La marquise est
réconciliée avec son mari.
— *Henri* : Quelle chance !
— *Sergine* : Et ils sont
partis...

Henri : Eh bien ! quelle
nouvelle ? — *Sergine* : La
marquise est réconciliée avec
son mari et ils partent pour
l'Italie. — *Henri* : Quelle
chance ! Conte-moi... (4).

l. 11. ... au sieur Vernouillet.
— *Henri* : Bon. — *Ser-
gine* : Il a prié...

Id.

... au sieur Vernouillet.
Il a prié...

p. 437, l. 12. De la marquise elle-
même qui m'a fait ses
adieux. — *Henri* : La
scène a dû être assez
embarrassante et em-
barrassée de part et
d'autre ?

De la marquise elle-
même. — *Henri* : La scène
de vos adieux a dû être
assez embarrassante et em-
barrassée ?

De la marquise elle-même
que je quitte à l'instant (5). —
Henri : La scène des adieux a
dû être assez embarrassée de
part et d'autre (6).

l. 16. ... rien à se reprocher
l'un à l'autre...

Id.

... pas de reproches à se
faire... (7).

l. 19. ... regret pour...

Id.

... regret aux... (8).

(1) Ajouté en marge du Ms par Thierry.

(2) Puis, en marge : « Très bien, je connais son moyen : elle aura fait un nœud à son mouchoir. »

(3) Thierry : « Chez une femme qui ne m'affichera pas. »

(4) Puis, en marge, de la main de Thierry : « *Henri* : Toi, ici ? — *Sergine* : Tu le vois ! — *Henri* : Eh bien, alors
qu'y a-t-il de nouveau ? — *Sergine* : La marquise... », et le reste comme la première édition.

(5) Thierry, en marge : « Elle est venue dans mon petit entresol pour la première et pour la dernière fois. »

(6) Thierry, en marge : « ... des deux parts. »

(7) Effacé au crayon et à la place : « Entre gens qui s'estiment et s'estimeront toujours. » (Thierry.)

(8) « Regret donné aux... » (Thierry.)

Acte V ... mon gendre.
sc. II,
p. 438, l. 2.

... mon gendre. — *Sergine* :
Quoi ! tu n'as pas oublié ? —
Henri : Non, pardieu ! Je n'ai
pas d'autre pensée. Elle m'a
fait assez broyer de noir de-
puis huit jours. — *Sergine* :
Brave ami ! — *Henri* : Il s'a-
git maintenant de mettre le
siège devant papa.

l. 6. ... consentira-t-elle ? —
Henri : Si elle consen-
tira ! Mais la pauvre
enfant ne demande qu'à
suivre ses conseils en
toutes choses. Je prends
même là une responsa-
bilité... Vous la...

Id.

... crois-tu qu'elle consente ?
— *Henri* : Je voudrais bien
voir qu'elle refusât mon meil-
leur ami ? Vous la rendrez.

l. 12. ... apporte.

... apporte ; de sa jeunesse
il n'a usé que les curiosi-
tés perverses et le dédain
des joies légitimes ; il n'a
jeté au feu que ses sco-
ries ; il s'est purifié et non
consumé.

Id.

p. 438, l. 16. Oh ! ce n'est pas là
que le bât le blessera,
si tant est qu'il le bles-
se. Au surplus...

... le blesse. En tout cas,
ce ne serait qu'une affaire
de temps. Au surplus...

Ah ! bien oui ! Ce n'est pas
là que le bât le blesserait, si
tant est qu'il le blesse. Mais il
est excellent, et je lui soutire-
rai son consentement, je te le
promets. Va m'attendre chez
toi ; dans une heure, à mon
tour, je te porterai des nou-
velles. — *Sergine* : Dans une
heure ? — *Henri* : Tu me
donneras bien le quart d'heure
de grâce ? — *Sergine* : Songe
que je suis sur les charbons.
— *Henri* : Oui, on ne te lais-
sera pas trop cuire ; sois
tranquille. — *Sergine* : Il est
midi. (Il sort.)

sc. III,
p. 439. *Henri*, seul : J'ai
failli lui dire que ma
sœur l'aime... C'était au
moins inutile. Mon père
est le plus honnête et le
meilleur des hommes ;
mais il a des idées
étroites sur certains
sujets. Il y aura de la
résistance, je ne peux
pas me le dissimuler.

Id.

Ma pauvre petite sœur ! Va-
t-elle être joyeuse ! La langue
me démangeait de dire à *Ser-
gine* qu'il est aimé ; mais j'ai
bien fait de me taire. Si, par
hasard, le père allait suppo-
ser... Bah ! je le prendrai par
les sentiments.

sc. IV,
p. 439. *Henri* : Bonjour...

Charrier, à part : Il faut
pourtant bien lui annoncer...
— *Henri* : Bonjour !

dern. l. ... dramatiques. —
Charrier : Bah ! —
Henri : La Marquise...

...dramatiquess. La Marquise...
(C'est Thierry qui a ajouté :
Bah !)

	Texte définitif.	1 ^{re} édition.	Manuscrit.
Acte V sc. IV, p. 440, l. 4.	Tiens ! à quel pro- pos ?	Id.	Allons donc ! (Thierry.) A quel propos ?
1. 7.	... rapatriés. — <i>Char- rier</i> : Tant mieux, j'en suis charmé pour la pauvre dame. Et Ver- nouillet ? — <i>Henri</i> : Le marquis lui a...	... rapatriés. — <i>Charrier</i> : Diable ! c'est fâcheux pour Vernouillet, très fâcheux. — <i>Henri</i> : D'autant plus que le marquis lui a...	Id.
1. 13.	A-t-il du bonheur, cet être-là ! Il est né coiffé : il arrivera à tout. — <i>Henri</i> : Ex- cepté à l'estime des honnêtes gens (1). — <i>Charrier</i> : Mais il y est arrivé, il y est en plein. Le coup d'épée du marquis le baptise : à l'heure qu'il est, Ver- nouillet est le plus beau parti de France.	A-t-il du bonheur, ce Vernouillet ! Il est né coiffé, cet être-là : il arri- vera à tout. Id.	<i>Charrier</i> : Diable ! diable ! <i>Henri</i> : Le marquis et sa fem- me partent pour l'Italie, où ils passeront un an. — <i>Charrier</i> : Ah ! ce Vernouillet, a-t-il une veine ! Il est né coiffé, cet être- là : il arrivera à tout. — <i>Hen- ri</i> : Excepté à la considéra- tion (... à l'estime des hon- nêtes gens. Thierry.) — <i>Char- rier</i> : Mais il y est, il y est en plein. Le coup d'épée du mar- quis le baptise ; il efface les dernières traces de sa tare originelle, il lui donne encore la seule façon qui manquât à sa restauration, le vernis... A l'heure qu'il est...
p. 441, l. 11.	<i>Henri</i> : Il m'avait en- tortillé. — <i>Charrier</i> : D'ailleurs, j'ai toujours promis...		<i>Henri</i> : Il m'avait entortillé ; mais, du moment qu'il veut être mon beau-frère, je me désentortille. Et, permets-moi de te le dire, je m'étonne que toi, mon père, toi, l'honneur et la délicatesse mêmes, tu ac- ceptes un gendre... — <i>Char- rier</i> : Je ne l'ai pas choisi ! Mais que diable veux-tu, j'ai toujours promis.
1. 13.	elle accepte Vernouillet. — <i>Henri</i> : Allons donc ! Elle en aime un autre.	... elle veut Vernouillet. — <i>Henri</i> : Allons donc ! — <i>Charrier</i> : Elle le veut ! Je lui ai fait toutes les objec- tions imaginables, comme c'était mon devoir... — <i>Henri</i> : Elle se sera ima- giné que tu tenais beau- coup à ce mariage. — <i>Charrier</i> : Mais non ! je l'ai mise parfaitement à son aise. — <i>Henri</i> : Alors je n'y comprends rien. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle aime quelqu'un.	Id. <i>Charrier</i> : Elle le veut à toute force. Je lui ai fait tou- tes les objections imagina- bles, comme c'était mon de- voir... — <i>Henri</i> : Lui as-tu dit que c'était un coquin ? — <i>Charrier</i> : Je ne pouvais pas le dire : je ne le pense pas. Et puis, j'ai bien vu que ce serait la contrarier inutile- ment et que son parti était pris. Entre nous, je lui crois un grain d'ambition. — <i>Hen- ri</i> : La voilà bien récompen-

(1) Correction de Thierry, à la place de : « Excepté à la considération... »

Texte définitif.	1 ^{re} édition.	Manuscrit.
Acte V sc. IV, p. 441, l. 13.		sée de son abnégation, la pauvre enfant ! Elle se sera imaginé...
p. 442, l. 3. ... de Vernouillet. Je m'en ferais...	Id.	... de Vernouillet. Ce serait la seconde fois que je lui retirerais ma parole. Je m'en ferais...
p. 443, l. 2. <i>Charrier</i> : Assez pour deux ! Il suffit...	Id.	Assez pour deux ! Elle n'aura que la moitié de mon bien ; je veux que mes enfants soient dans une position au moins égale à la mienne ; je n'ai pas amassé une fortune pour enrichir à leurs dépens des étrangers et des meurt-de-faim. Assez pour deux ! Il suffit...
p. 444, l. 5. Non.	Id.	Non. Je n'ai pas eu le temps.
l. 10. ... magnifique ; tout est donc pour le mieux. Vernouillet...	Id.	... magnifique : un homme riche, influent, dont elle est aimée, pour qui elle n'a pas de répugnance. — <i>Henri</i> : Parce que, encore un coup, elle le prend pour un honnête homme. — <i>Charrier</i> : Es-tu sûr que ce n'en soit pas un ? Et l'estime où tu le vois chez moi ne devrait-elle pas te mettre en défiance de ton propre jugement ? Vernouillet...
p. 445, l. 2. Je suis bien bon de t'écouter.	Id.	Je suis bien bon d'écouter ce méchant gamin.
l. 5. Va te promener, tu m'ennuies à la fin des fins.	Va te promener, tu m'ennuies.	Id.
sc. VI, p. 445, dern. l. C'est fort galant.	Id.	... C'est fort galant. Je regrette qu'elle ne soit pas là, elle eût été vivement impressionnée.
p. 446, l. 1. ... cette égratignure. — <i>Henri</i> : Si nous...		... cette égratignure. — <i>Henri</i> : Vous traitez ces choses-là familièrement et cavalièrement. Si nous...
p. 449, l. 6. On vous l'a dit assez publiquement. — <i>Vernouillet</i> : Mon procès !	<i>Vernouillet</i> : Ah ! ah ! mon procès !	Eh ! morbleu ! les tribunaux vous l'ont assez dit. Id.
l. 9. Mais, mon cher monsieur, il n'y a...	Mais il n'y a pas...	
p. 450, l. 6. Vous en avez menti !	Id.	Mon père ?... Vous en avez menti !

- Acte V
sc. vi,
p. 450, l. 10. ... lisez plutôt. — *Henri* : « Sortez ! — *Vernouillet* : Monsieur !... J'ai fait mes preuves, et, de votre part, rien ne saurait m'offenser. Je reviendrai dans une demi-heure. Vous aurez compris qu'il ne faut pas commencer par se cracher au visage, quand on doit finir par s'embrasser.
- sc. vii,
p. 451, l. 3. ... il a laissé là son journal ? (Prenant le journal.) Mon père...
- l. 6. ... 1833...
- sc. viii,
p. 453, l. 9. ... à moi-même. — *Clémence* : Mais...
- sc. ix,
p. 454. *Henri* : Tu as perdu patience?... Ce n'est pas ma faute... Voici ta femme. Remercie mon père. — *Sergine*, à *Charrier* : Ah ! monsieur, que de reconnaissance !
- l. 11. ... je me rallierais à votre exemple.
- l. 12. *Henri*, que veux-tu...
- p. 455, l. 11. Mais je le rattraperai. — *Un domestique* : M. Vernouillet. — *Charrier* : Je n'y suis pas. — *Henri* : Pourquoi donc ? Il vient chercher une réponse. Faites entrer. — Scène x.
- ... lisez plutôt. — *Henri*, lui arrachant le journal et le jetant à terre : Sortez !... m'offenser. — *Henri* : Sortez !... — *Vernouillet* : Je reviendrai...
- Id.
- ... 1830...
- Id.
- Henri* : Tu as perdu patience?... Ce n'est pas ma faute. Embrasse ta femme. — *Sergine* : Ah ! mademoiselle, vous consentez... — *Clémence* : Il y a si longtemps que je vous aime... (2). — *Sergine* : Que je suis heureux ! (A *Charrier*.) Et vous, monsieur, que de reconnaissance (3) !
- Id.
- ... 1830...
- Id.
- ... je me rallierais à votre panache blanc.
- Henri* ! (Il le conduit vers le devant de la scène et lui dit à mi-voix, les yeux baissés.) Que veux-tu...
- ... l'épaulette. — *Charrier*, à part : Je le pousserai sans le lui dire. — *Un domestique* : M. Vernouillet. — Scène x.

(1) En marge, de Thierry : « Vous n'êtes pas de sang-froid. — Voici de quoi vous donner des idées plus justes. Je reviendrai dans un instant et vous verrez qu'il ne faut pas commencer par insulter les gens, quand on doit finir par se comprendre. »

(2) Puis, au crayon, de Thierry : « Que j'ai consenti. »

(3) En marge, de Thierry : « *Henri* : Tu oublies de remercier mon père. »

Acte V
sc. x,
p. 456.

La scène x remplace
le texte ci-contre.
La scène xi est nou-
velle.

Henri va vivement à la
rencontre de Vernouillet
et lui dit à l'oreille : Pas
un mot, je vous le con-
seille (1). (Haut.) J'ai l'hon-
neur, monsieur, de vous
présenter mon beau-père.
— Vernouillet : Ah ! (A
Sergine.) Agréez, mon-
sieur, mes félicitations. (A
Henri.) Je venais chercher
un numéro de la *Gazette
des Tribunaux* que je crois
avoir oublié ici. — Henri,
passant auprès de son père
et lui poussant le bras : Je
ne l'ai pas vu... A propos,
la personne dont nous par-
lions tantôt, vous savez?...
Elle rembourse tous ses
actionnaires. — Vernouil-
let : Tous ? Ce sera cher.
(A part.) Je comprends. —
Henri : En sorte que per-
sonne n'a plus le droit de
l'attaquer. — Vernouillet :
Qui donc en avait l'inten-
tion ? (A part.) Si j'ai ja-
mais un fils, il me fera
peut-être payer ses det-
tes... mais il ne me fera
jamais payer les miennes.

Henri : va
. A l'oreille : Si
vous dites un mot, je vous
casse les reins. (En marge,
de Thierry : Pas un mot, je
vous le conseille.) J'ai l'hon-
neur... — Vernouillet : Ah !
(A Sergine.) Je vous fais mon
sincère compliment. — (A
Henri.) Je venais...

l'intention ? (A part.) Mora-
lité : Si j'ai un fils, je l'élève-
rai dans des idées plus pra-
tiques (2).

(1) Correction de Thierry au lieu de la phrase ci-contre.

(2) Phrase biffée et remplacée comme suit, de la main d'Augier : « Comment diable a-t-il élevé son fils ? Si j'en ai
jamais un, je serai peut-être obligé de payer ses dettes, mais je vous réponds qu'il ne me priera pas de payer les
siennes. »

Vu, le 2 février 1910.

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

